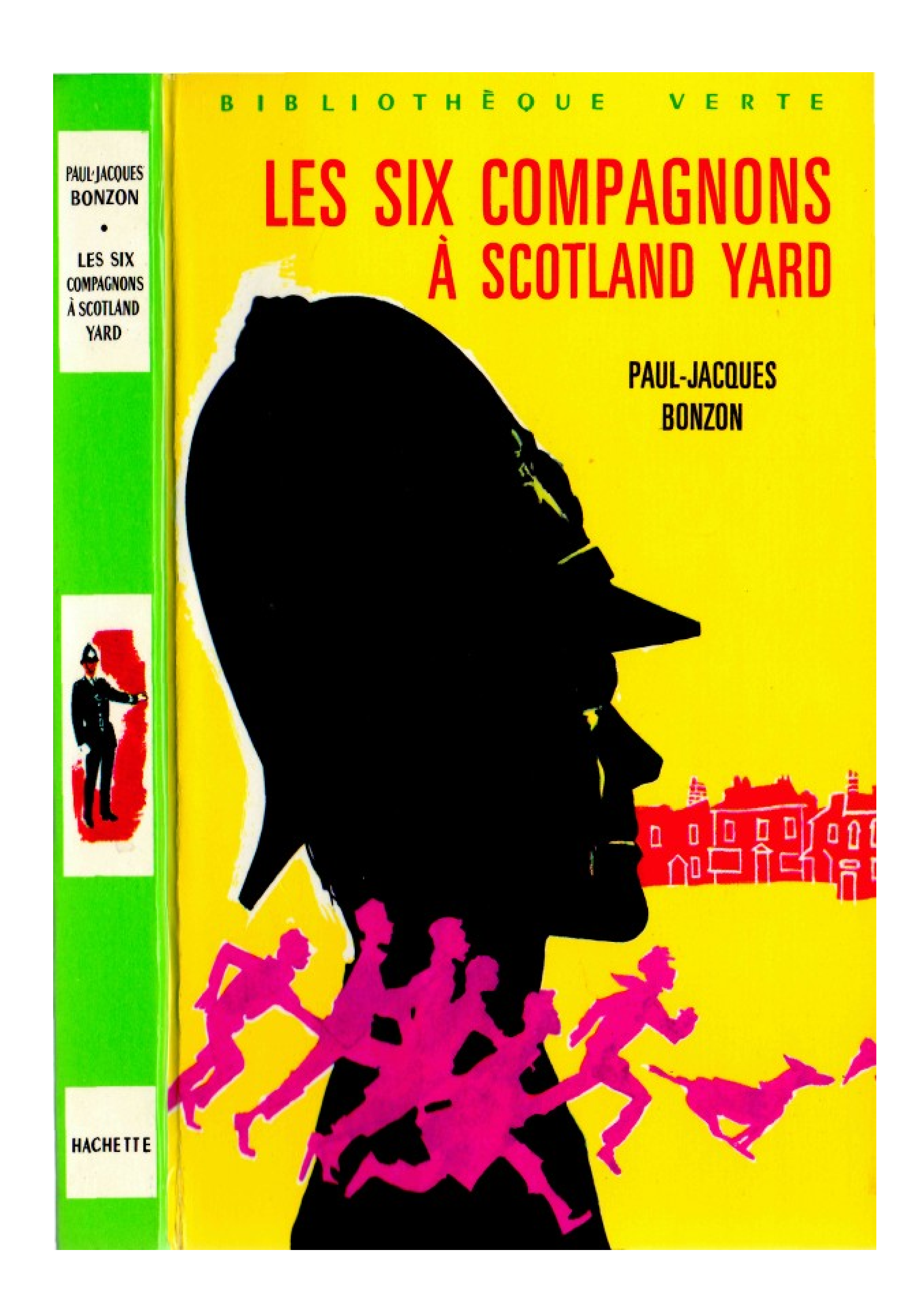

BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD
PAUL-JACQUES BONZON
PAUL-JACQUES BONZON
LES SIX COMPAGNONS À SCOTLAND YARD
HACHETTE

LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD

par Paul-Jacques BONZON

*

AU retour d'une promenade à l'aérodrome de Lyon-Bron, les six compagnons et Mady sauvent un homme blessé découvert près de sa voiture renversée au bas d'un talus.

Banal accident de la route?... Les Compagnons en doutent. En effet, non seulement le blessé, un Anglais, porte encore sa montre au poignet, mais une autre montre-bracelet, d'origine anglaise, est retrouvée près de l'auto, les aiguilles bloquées à l'heure de l'accident. Le conducteur n'était donc probablement pas seul dans la voiture. Pourquoi son compagnon aurait-il disparu?

Tel est le point de départ d'une nouvelle aventure des Compagnons de la Croix-Rousse, qui conduira nos jeunes Lyonnais jusqu'à Londres où, avec leur inséparable chien Kafi, ils vont se révéler les plus extraordinaires collaborateurs de Scotland Yard...



DU MÊME AUTEUR :

dans la Bibliothèque Verte :

LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE
LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT
LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL
LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES
LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE
LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE
LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT
LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPÉRA
LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT
LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTÈRE DU PARC
LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN
LES SIX COMPAGNONS ET L'ÉMETTEUR PIRATE
LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD
LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS
LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE
LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTÉLIMAR
LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL
LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE
LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL
LES SIX COMPAGNONS ET L'ŒIL D'ACIER
LES SIX COMPAGNONS EN CROISIÈRE
L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE (Grand Prix « Salon de l'Enfance » 1958)
LA CROIX D'OR DE SANTA ANNA

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LES ORPHELINS DE SIMITRA
LA PROMESSE DE PRIMEROSE
LE CHEVAL DE VERRE
SOLEIL DE MON ESPAGNE
DU GUI POUR CHRISTMAS

dans la Bibliothèque Rose :

LA BALLERINE DE MAJORQUE
LE JONGLEUR A L'ETOILE
LE PETIT PASSEUR DU LAC

Série « La Famille H. L. M. » :

OÙ EST PASSÉ L'ANE TULIPE ?
LE SECRET DE LA MALLE ARRIÈRE
LES ÉTRANGES LOCATAIRES
VOL AU CIRQUE
L'HOMME A LA VALISE JAUNE
LUISA CONTRE-ATTAQUE
LE MARCHAND DE COQUILLAGES
RUE DES CHATS-SANS-QUEUE
UN CHEVAL SUR UN VOLCAN
LE PERROQUET ET SON TRÉSOR
QUATRE CHATS ET LE DIABLE
LE BATEAU FANTÔME
LE SECRET DU LAC ROUGE
L'HOMME A LA TOURTERELLE

dans « La Galaxie » :

L'ÉVENTAIL DE SÉVILLE, LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE, LES ORPHELINS DE SIMITRA

© *Librairie Hachette, 1968.*
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

A Denis MONDON et François SARANO grâce à qui les Compagnons sont allés en Angleterre.

P.J.B.

PAUL'JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
À SCOTLAND YARD

ILLUSTRATIONS D'ALBERT GHAZBLLE



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

UN ACCIDENT

C'ÉTAIT un jour de juin, pour ainsi dire le premier beau jour de l'année, tant le printemps s'était montré avare de soleil. A la sortie de l'école, Gnafron leva le nez en l'air en disant :

« Ce grand ciel bleu me donne une envie folle de voir des avions..., pas seulement là-haut, mais de près. Si nous allions faire un tour à l'aéroport? Le soir, entre sept et neuf heures, des

avions décollent ou atterrissent à chaque instant.»

Bistèque, le fils d'un commis boucher de la Croix-Rousse, hocha la tête.

« D'accord, mais à quelle heure dînerons-nous?

— Emportons un casse-croûte; nous mangerons sur l'herbe en regardant les avions et nous nous rafraîchirons à la buvette de l'aérodrome.

— Formidable! » clama le Tondu en jetant en l'air le béret qui cachait son crâne chauve depuis qu'une singulière maladie avait fait tomber ses cheveux jusqu'au dernier.

Gorget, un authentique « gone 1 » de la Croix-Rousse et la Guille, le fantaisiste de la bande, approuvèrent eux aussi. Quant à moi, Tidou, j'étais, bien sûr, ravi. Depuis les vacances de Pâques nous n'avions fait aucune sortie ensemble. Jeudis et dimanches, vent et pluie s'étaient relayés pour nous cloîtrer à la maison.

« Et Mady? s'inquiéta le Tondu. Elle aimerait sûrement pique-niquer avec nous. Je me charge de la prévenir. Allez préparer vos victuailles. Rendez-vous à six heures, devant la « caverne. »

La bande se dispersa comme une volée de moineaux. Je rejoignis en courant ma rue de la Petite-Lune. J'expliquai notre projet à maman, sans oublier de dire que nous n'avions aucun devoir pour le lendemain.

1. Nom familier donné à tous les enfants, à Lyon.

« Je vous comprends, fit maman. A votre âge, on a besoin de se dépenser. Je te demande seulement de ne pas rentrer trop tard.

— Promis, maman. D'ailleurs, avec Kafi, nous ne risquons rien. »

Kafi était mon chien, un magnifique chien-loup, dressé comme un chien policier. Lui aussi faisait partie de la bande. En entendant son nom, mon brave chien se dressa sur les pattes de derrière, posa celles de devant sur mes épaules et pointa sa truffe noire contre mon nez avec l'air de dire : « Tu es chic de m'emmener, Tidou. Je m'ennuie tellement entre quatre murs! »

Dès six heures moins le quart, lesté de deux œufs durs, d'une tranche de jambon large comme les deux mains et d'un énorme quignon de pain, je descendis avec mon chien vers notre fameuse « caverne », un atelier de tisserand abandonné, au bas d'une « côte » qui porte le nom curieux et terrifiant de Rampe des Pirates.

Gnafron et la Guille s'y trouvaient déjà. Gorget et Bistèque arrivèrent un instant après moi... puis le Tondu et Mady, saluée par de grands rires.

Mady, la seule fille de la bande, n'était ni maniérée ni garçonnière. Toute simple, très franche, elle ne manquait pas d'idées ingénieuses et ses fameuses « intuitions », comme disait le Tondu, nous avaient souvent tirés d'affaire dans

nos aventures. Pour mon compte, je lui étais éperdument reconnaissant d'avoir sauvé mon chien, enlevé par d'odieux malfaiteurs [1].

« J'avais peur que maman ne me laisse pas sortir le soir, fit-elle. Il faudra que je sois rentrée pour dix heures. Partons vite! »

Nos vélos étaient prêts. Toujours impatient, le petit Gnafron sauta sur le sien le premier et, jambes écartées, pieds loin des pédales pour imiter les ailes d'un avion, se laissa emporter à toute vitesse le long des pentes de la Croix-Rousse, ce vieux quartier lyonnais perché sur la colline et peuplé de tisserands.

C'était l'heure difficile, celle de la sortie des ateliers et bureaux. Au centre de la ville, la circulation était hallucinante. Je surveillais sans cesse mon chien qui, conscient du danger, trottait derrière mon vélo, le nez contre le garde-boue.

Une fois sorti de la ville, rien de plus simple pour atteindre l'aérodrome. Ah! quel plaisir de retrouver la campagne, de vrais arbres vigoureux, de la vraie herbe sur laquelle on pourrait marcher sans qu'un agent vienne nous tirer par la manche.

En trois quarts d'heure, nous fûmes à pied d'œuvre. Abandonnant les vélos, la bande s'installa sur le gazon tandis que Kafi, ivre de liberté, se mettait à tourner éperdument sur lui-même pour attraper sa queue.

1Voir : ***Les Compagnons de la Croix-Housse.***

C'était le meilleur moment de la journée pour le trafic aérien. Caravelles, Boeings, D.C.8 atterrissaient ou décollaient sans arrêt.

« Moi, soupira Gnafron, je donnerais cher pour faire un voyage à bord d'un de ces engins.

— J'en connais un autre, approuva Bistèque, mais ce n'est pas pour demain, à moins qu'on m'offre le voyage... et toi, Mady, tu aimerais t'envoler pour un pays inconnu?

— L'avion n'est pas plus dangereux que l'auto... mais, comme tu dis, pour moi aussi ce n'est pas pour demain.

— Bah! fit la Guille, l'air malicieux, moi un voyage dans les airs ne m'effraierait pas. Je craindrais plutôt les repas, à bord. On ne sert, paraît-il, que du caviar.

— Du caviar? reprit Bistèque.

— Des œufs de poisson, en conserve.

— Tu en as mangé?

- Jamais. Mais ça ne vaut peut-être pas une bonne tranche de saucisson. »

A ce mot « saucisson » nos estomacs tressaillirent. Une subite fringale s'empara de nous. En un clin d'œil, les victuailles s'éparpillèrent sur l'herbe pour la plus grande joie de Kafi qui, lassé de courir après sa queue, reniflait le contenu des sacs.

Il faisait bon pique-niquer en plein air devant le large horizon ouvert devant nous. Quel appétit! Nous serions volontiers restés là toute la nuit à regarder les avions qui, à présent, évoluaient tous feux de bord allumés. Le temps passait si vite! Soudain, consultant sa montre, Mady s'écria :

« Déjà neuf heures et quart! Nous avons juste le temps de rentrer. »

Nos affaires ramassées, les pneus à plat regonflés, il faisait nuit quand la caravane se remit en route... mais pas pour longtemps. Nous roulions en file indienne depuis quelques minutes quand mon chien, qui trottait à ma droite, s'arrêta net. Pour ne pas tomber, je lâchai la ficelle passée à son collier.

« KafiL. Reviens! »

II avait disparu; je criai à mes camarades :

« Stop! Kafi vient de s'échapper! »

Les freins de nos vieilles machines grincèrent. J'appelai mon chien de toutes mes forces. Soudain, sans que j'aie pu savoir d'où il venait, il fut près de moi, me tirant par la manche pour m'obliger à descendre le talus de la route, à cet endroit surélevée.

« Que veux-tu me faire comprendre, Kafi? » Je connaissais mon chien. Il ne m'aurait pas alerté pour un rat ou un lapin de garenne. Je le suivis.

« Attends, me dit le Tondu, je vais t'éclairer. »

A la main, il fit tourner très vite la roue avant de son vélo pour entraîner la petite dynamo et dirigea la lumière du phare vers le bas du talus. Mady poussa un cri :

« Oh! une auto!... Un accident! »

D'un bond, toute l'équipe fut en bas. Une voiture gisait dans le champ, sur ses quatre roues, mais avant d'arriver là, elle avait dû faire plusieurs tonneaux comme l'indiquaient son toit cabossé et une portière à demi arrachée. A deux mètres du véhicule, un homme était étendu dans l'herbe. Impressionnée, Mady recula. Je me penchai sur l'inconnu tandis que le Tondu continuait de faire tourner la roue de son vélo pour nous éclairer. Le malheureux chauffeur, blessé à l'avant-bras, perdait son sang en abondance. Il avait dû se couper, en tombant, à l'arête d'une tôle.

« II s'est sectionné une artère, constata Gorget en voyant le sang gicler. L'accident vient seulement de se produire. »

Je relevai la manche de l'inconnu et appuyai de toutes mes forces mon doigt sur la plaie pour enrayer l'hémorragie. Gorget sortit son mouchoir, le tordit comme un câble, le noua fortement autour du bras, au-dessus de la blessure et demanda à Gnafron de lui chercher un morceau

de bois pour le passer dans le nœud et serrer davantage le garrot.

« Remontons sur la route, dit Bistèque, nous arrêterons la première voiture qui passera en direction de Lyon. »

Hélas! trois automobilistes passèrent sans répondre à notre appel. Ils nous prenaient pour de jeunes auto-stoppeurs plutôt sans gène.

« Tant pis, fit Mady, employons les grands moyens. Faisons la chaîne en travers de la route. La prochaine voiture sera bien obligée de s'arrêter. »

Nous nous étions à peine déployés sur la chaussée que deux phares nous aveuglèrent. La voiture fonçait vers nous, sans ralentir.

« Tenez bon! » cria Mady.

Le véhicule n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres quand le chauffeur, voyant que le barrage ne céderait pas, freina de toutes ses forces. La voiture zigzagua dans un crissement de pneus, avant de s'immobiliser. Bondissant de son siège, furieux, le chauffeur s'apprêtait à nous injurier quand Mady lui cria :

« Venez vite! Un blessé! Il perd tout son sang

— Où?

— Dans ce champ. »

Le chauffeur dégringola le talus et découvrit le visage exsangue du malheureux. « Sacrebleu!... Il est mort?

— Non, reprit Gorget, mais il faut faire vite. Remontez en voiture et prévenez l'hôpital de Grange-Blanche, à deux kilomètres d'ici, sur la droite. »

L'homme regagna sa voiture, démarra à toute vitesse et disparut dans la nuit. Dix minutes plus tard, une ambulance stoppait à notre hauteur. Deux hommes dévalèrent le talus, l'un très jeune, sans doute un interne de service à l'hôpital. Ils s'approchèrent du blessé. Apercevant le sang qui tachait l'herbe et le garrot placé par Gorget, le jeune médecin déclara :

« Parfait. C'était ce qu'il fallait faire. »

Et à l'infirmier qui l'accompagnait :

« Vite, la civière!... Vous, les garçons, aidez-moi... Doucement, soulevez le blessé en même temps que moi. Il risque une hémorragie interne. Vous avez eu raison de ne pas le déplacer. »

Le malheureux se laissa déposer sur le brancard, sans réaction. La lampe électrique de l'infirmier éclaira ses traits. C'était un homme de quarante à cinquante ans, blond, vêtu d'un complet sombre. Dès qu'il fut chargé dans l'ambulance, le jeune interne se tourna vers nous.

« La police est prévenue... mais pour nous, pas le temps d'attendre. Une transfusion est nécessaire. Restez là, vous expliquerez ce que vous avez vu. »

L'infirmier sauta à son volant et, à toute allure,

l'ambulance prit la direction de Lyon. Moins de cinq minutes plus tard, deux agents motocyclistes se présentaient. « Où sont les blessés? — Il n'y avait qu'une personne à bord. Une ambulance vient de l'emporter. Vous avez dû la croiser. »

Les policiers eurent un mouvement d'humeur, comme si on leur coupait l'herbe sous le pied en faisant leur travail.

« Vous avez assisté à l'accident?

— Non... mais il venait juste de se produire. L'homme, qui perdait beaucoup de sang, vivait encore.

— Quelle heure était-il?

— A quelques minutes près, neuf heures cinquante », fit Mady.

Un policier nota l'heure sur un carnet puis tous deux tournèrent autour de la voiture dont ils relevèrent le numéro. C'était une auto de marque française, immatriculée dans le département du Rhône.

« Toujours la même chose, grommela l'autre policier, on fait un bon dîner bien arrosé, on se met en retard, on appuie à fond sur le champignon pour rattraper le temps perdu... et vlan! c'est la culbute. »

Du véhicule, les deux hommes retirèrent une valise de cuir jaune.

« Il n'y avait que ça dans la voiture?

— Nous n'avons touché à rien, dit Gorget. Le médecin et l'infirmier non plus.

— Bon. Nous examinerons cette valise à l'hôpital, en passant prendre l'identité du blessé. Pour le reste, rien ne presse. La voiture ne gêne pas la circulation. Vous pouvez rentrer chez vous. »

Ils remontèrent sur leurs grosses machines en bougonnant, comme s'ils avaient été dérangés pour rien, et disparurent dans la nuit.

« Evidemment, fit la Guille, ils voient chaque jour trop d'accidents, ça ne leur fait plus aucun effet.

— Possible, soupira Mady, mais ils ont tort de dire que cet homme était ivre. Qu'en savent-ils? »

Bouleversés, nous allions reprendre nos vélos quand mon fidèle Kafi vint se frotter à mes jambes. Quelque chose brillait entre ses crocs.

« Qu'as-tu trouvé, Kafi? Donne à ton maître! »

C'était une montre d'homme, en acier inoxydable, dont le bracelet de cuir était rompu.

« La montre du blessé ! fit le Tondu, sans hésitation. Elle a dû tomber au moment de l'accident.»

Je fis signe à Kafi de m'indiquer l'endroit où il l'avait découverte. Mon chien comprit ce que je lui demandais. Il m'entraîna de nouveau vers le champ, en contrebas. A une vingtaine de

mètres de la voiture, au pied du talus, il se mit à renifler le sol.

« Si loin de l'auto? Tu dois te tromper, Kafi. »

Mais mon chien insista jusqu'à ce que je dépose la montre à l'endroit qu'il désignait avec sa truffe.

« Bizarre, fit la Quille. Je veux bien admettre que la voiture roulait très vite. Tout de même, la montre projetée si loin! C'est impossible.

Avant de s'évanouir, répondit Bistèque, l'homme a peut-être fait quelques pas pour demander du secours. »

Je redemandai au Tondu d'éclairer le bas du talus, avec le phare de son vélo. Aucune trace, de sang entre la voiture et l'endroit où Kafi venait de trouver la montre.

« Après tout, fit Gnafron, cette montre a peut-être été perdue par quelqu'un d'autre.

— Je ne pense pas, fit Gorget, les aiguilles sont arrêtées sur 9 h 40, l'heure de l'accident. Le bracelet s'est rompu au moment du choc. »

Et, tourné vers moi :

« Mets-la dans ta poche, Tidou. Nous la déposerons, en passant, à l'hôpital.

— Non, reprit Mady, rien ne presse. Nous la rapporterons demain ou après-demain. Un beau prétexte pour demander des nouvelles de notre blessé... Dépêchons-nous de rentrer. Il est déjà dix heures et demie. »



CHAPITRE II

LE MYSTÈRE DE LA MONTRE

CET accident nous avait laissé une pénible et curieuse impression. Nous avions hâte de savoir si notre blessé était sauvé. Le lendemain matin, en allant en classe, je fis un crochet par la rue des Alouettes pour acheter le journal. Comme par hasard j'y rencontrai la Guille et Gnafron qui avaient eu la même idée que moi... et en remontant sur le boulevard de la Croix-

Rousse, tous ensemble, nous retrouvâmes Gorget, le Tondu et Bistèque, un journal à la main eux aussi. Cependant, aucune feuille ne mentionnait l'accident.

« C'était à prévoir, fit Gorget, les accidents d'autos sont devenus trop nombreux. Les journaux ne peuvent pas les indiquer tous.

— Pourtant, remarqua Gnafron, celui-là était grave. Je pense plutôt qu'il s'est produit trop tard, dans la soirée. L'article ne paraîtra qu'à l'édition du soir. »

Pour être sincères, nous ne nous intéressions pas seulement au sort de l'automobiliste. La veille, eu rentrant à la Croix-Rousse, après avoir reconduit Mady chez elle, nous avions longuement parlé de la montre trouvée dans le champ car, après coup, Bistèque et Gnafron affirmaient avoir vu une autre montre briller au bras du blessé, pendant que nous garrottions la plaie.

Or, il n'est pas d'usage de porter une montre bracelet à chaque bras! Cependant, cette montre se trouvait bien dans la voiture accidentée puisqu'elle s'était arrêtée à l'heure même de la dégringolade le long du talus. D'ailleurs elle ne portait aucune trace d'un séjour prolongé dans l'herbe humide. Pas la moindre moisissure sur le cuir. De là à conclure que le conducteur n'était pas seul à bord au moment de l'accident,

il n'y avait pas loin. Qu'était devenu son compagnon?

Avant d'entrer en classe, nous discutâmes encore de cette « affaire de la montre ». Notre imagination voyait déjà un mystère dans cet accident en apparence banal.

« Bah! fit Gnafron, ne nous cassons pas la tête. Attendons les journaux du soir. »

En fin d'après-midi, dès la sortie de classe, toute la bande se précipita donc chez le marchand de journaux de la rue des Alouettes. L'édition du soir des deux grands quotidiens lyonnais venait d'arriver. Sur le premier, rien; mais à la troisième page du second, un titre nous sauta aux yeux :

SAUVÉ PAR DES ENFANTS ET LEUR CHIEN.

Hier soir, vers vingt-deux heures, un grave accident s'est produit près de l'aérodrome de Bron. Ejecté de son auto, un conducteur, grièvement blessé, a été découvert par le chien d'un groupe d'enfants qui revenaient de visiter l'aérodrome. Transporté à l'hôpital de la Grange - Blanche tout proche, l'automobiliste, à qui les enfants avaient eu la présence d'esprit de garrotter la blessure, peut être considéré comme sauvé. Il s'agit d'un Anglais qui avait loué une voiture sans chauffeur à sa descente d'avion. On suppose que, peu habitué à conduire à droite, il a perdu le contrôle de son véhicule. Nos félicitations aux jeunes garçons qui lui ont sauvé la vie.

« Sauvé! répéta Gorget... Allons vite annoncer la nouvelle à Mady. »

Mady rentrait de l'école quand nous la rejoignîmes, rue des Hautes-Buttes. Comme nous, elle se sentit soulagée.

« Dès demain, dit-elle, puisque c'est jeudi, nous irons voir notre blessé et nous lui rendrons sa montre, si c'est vraiment la sienne. »

Le lendemain, donc, après le déjeuner, la bande se retrouva devant la caverne de la Rampe des Pirates, avec Mady, mais sans Kafi qu'on n'accepterait certainement pas à l'hôpital. Une demi-heure plus tard, nous descendions de vélo devant les longs bâtiments de Grange-Blanche où nous étions déjà venus voir un vieil ami aveugle [1]. Une employée en blouse blanche, installée derrière le guichet d'une salle d'attente, demanda ce que nous désirions.

« Vous voulez voir quelqu'un?

— L'automobiliste qui s'est blessé, avant-hier soir, près d'ici.

— Tant d'accidents se produisent, chaque jour... Son nom?

— Nous ne le savons pas, fit le petit Gnafron, mais regardez cet article découpé dans le journal. C'est un Anglais... il a probablement un nom anglais. »

L'employée hocha la tête et ouvrit le registre. « Vous dites qu'il aurait été amené ici avant-hier?

1* Voir : Les *Six Compagnons et le piano à queue.

— Vers dix heures du soir.

— Harry Simson. Ce doit être lui. Je me souviens, en effet, à présent.

— Pourrions-nous le voir?

— Certainement pas. Il se trouve au service des traumatisés graves.

— C'est nous qui l'avons sauvé, précisa Mady. Nous aimerions avoir de ses nouvelles. Nous avons eu si peur pour lui, l'autre soir. »

Mady avait le don d'attendrir les gens. L'employée jusqu'alors réservée lui sourit et se leva.

« Attendez, je vais me renseigner! »

Elle disparut dans un bureau voisin et revint en disant :

« Patientez quelques instants. Quelqu'un va venir. »

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Nous commencions à trouver le temps long quand une jeune fille apparut, au bout d'un couloir. Très blonde, mince de silhouette, elle n'avait pas plus de vingt ans. Elle jeta un coup d'œil circulaire dans la salle, se dirigea vers nous, sans hésiter et se présenta :

« Margaret Simson! »

Puis, avec un accent anglais très prononcé, elle ajouta :

« Excusez-moi! je ne parle pas très correcte ment le français. Je suis la fille de l’automobiliste que vous avez sauvé. Le docteur m'a tout

raconté. Je suis très heureuse de pouvoir vous remercier. Je regrettais de n'avoir pas votre adresse pour vous écrire. »

Spontanément, elle nous tendit les mains, tandis que ses yeux s'embuaient de larmes.

« Voulez-vous m'expliquer comment vous avez découvert mon père? Donnez-moi des détails sur l'accident. »

Son accent, ses hésitations à trouver le mot propre, nous auraient, en toute autre circonstance, paru comiques. Nous étions trop émus pour les trouver drôles, tant cette jeune fille s'exprimait avec gentillesse et affection.



« Vous voulez bien me raconter tout, n'est-ce pas? »

Elle nous invita à nous asseoir près d'elle, au fond de la salle d'attente. Alors, Mady expliqua comment, au retour d'une promenade, notre chien avait probablement entendu des plaintes au bas du talus, et comment nous avions soigné le blessé avant l'arrivée de l'ambulance.

« *Poor daddy !1* soupira la jeune fille bouleversée. Je ne comprends pas comment cet accident s'est produit. Mon père est très prudent. Il ne conduit jamais vite... surtout sur le continent où on roule à droite. »

Et elle ajouta :

« Je suis arrivée seulement ce matin de Londres. Mon père a repris connaissance, mais il n'a pas encore retrouvé la mémoire. Le docteur pense qu'il a reçu un coup violent à la tête, en tombant.

— Est-ce que nous pourrions le voir? demanda le Tondu.

— Je regrette, c'est trop tôt. Il est très faible, à cause du sang perdu... mais vous reviendrez, n'est-ce pas, avec votre chien qui lui a sauvé la vie... Il sera heureux de faire votre conaissance. »

II y eut un silence. Je parlai alors de la montre, lui demandant si son père avait perdu la

1. « Pauvre papa ! »

sienne dans l'accident. La question la surprit.

« Sa montre? Il l'a toujours au poignet, ou plutôt elle est posée sur la table de nuit de sa chambre.

Nous en avons trouvé une, près de la voiture accidentée, nous pensions qu'elle lui appartenait. Nous la rapportions. »

Je la sortis de ma poche pour la lui faire voir. Elle secoua la tête.

« Non, cette montre n'appartient pas à mon père. Je ne l'ai jamais vue chez nous.

— Pourtant, regardez! Ses aiguilles sont arrêtées sur 9 h 40, l'heure de l'accident. Votre père était-il seul à bord?

— Je le suppose. En tout cas, il est parti seul de Londres. Il venait en France pour une importante affaire. On lui avait dit que les taxis étaient peu nombreux à Lyon. Il avait retenu une voiture sans chauffeur à l'aéroport. Cette montre appartient sans doute à la personne qui avait loué la voiture avant lui, et qui l'a oubliée. »

Et prenant une expression inquiète : « Excusez-moi, le docteur m'a demandé de ne pas laisser longtemps mon père seul. Je retourne auprès de lui... mais vous reviendrez, n'est-ce pas? Oui, revenez dimanche. Il sera presque rétabli et profitera mieux de votre visite... N'oubliez surtout pas votre chien! »

Ne sachant comment montrer sa reconnaissance, elle serra encore nos mains et disparut dans le couloir.

« Vous voyez, fit la Guille, comme nous sortions de l'hôpital, Gnafron et moi avions eu le coup d'oeil juste. Son père portait une montre au poignet. La jeune fille a raison. Cette montre a été oubliée par le précédent conducteur de l'auto,

— Alors, qu'en fait-on? s'inquiéta Bistèque.

— Portons-la au bureau des objets trouvés du commissariat, dit Gnafron, mais rien ne presse. Elle n'a sûrement aucune valeur et, par-dessus le marché, elle est cassée. »

Nous remontions sur nos vélos pour regagner la Croix-Rousse quand la Guille proposa :

« Nous avons le temps, il n'est que trois heures. Retournons voir l'endroit de l'accident, puisque c'est tout près. Nous trouverons peut-être d'autres indices intéressants. »

En quelques tours de pédales, nous fûmes sur les lieux du drame. La voiture avait été enlevée. Rien d'anormal autour de son emplacement. Des traces de sang étaient encore visibles ainsi que les empreintes laissées par les dépanneurs, Aucun objet, tombé de la voiture, n'était resté dans l'herbe. Cependant, au pied du talus, parallèlement à la route, Bistèque releva des marques de pas sur une assez longue distance, des marques

espacées faites par quelqu'un qui marchait à grandes enjambées en s'éloignant de l'endroit où la voiture avait basculé. En les examinant de plus près, nous les suivîmes plus loin encore, jusqu'à ce qu'elles se perdent sur le talus, en direction de la route.

« Bah! fit le Tondu, ce sont les traces d'un maraudeur surpris en train de voler un accessoire de l'auto, et qui s'est sauvé en longeant le talus avant de remonter sur la route. »

Cependant, l'idée que le père de la jeune fille n'était pas seul à bord me poursuivait. Je pensais toujours à la montre. Son cadran ne portait aucune indication, mais peut-être qu'à l'intérieur?... Avec la pointe de mon couteau, je réussis à ouvrir le boîtier. Sur sa face intérieure était gravée cette inscription :

BLINDWOOD & COMPANY
WATCHMAKERS
LONDON

« Une montre anglaise! s'écria le petit Gnafron. Je reconnais le mot *watch,* il signifie « montre » en anglais, et elle vient de Londres. »

Cette découverte nous laissa perplexes. En France on achète parfois des montres suisses, jamais de montres anglaises. Celle-ci n'appartenait donc pas à quelqu'un qui l'avait oubliée

dans l'auto. A coup sûr, il y avait un autre Anglais à bord, au moment de l'accident... et il .s'était sauvé sans porter secours à son compagnon.

« Pourtant, fit le Tondu, la jeune fille l'a affirmé, son père est venu seul en France.

— Il lui a peut-être caché la vérité... ou cet autre Anglais attendait Harry Simson à l'aérodrome. »

Embarrassés, nous nous demandâmes si nous devions retourner à l'hôpital, faire part à la jeune fille de cette curieuse découverte.

« Non, déclara Mady. Harry Simson a peut-être un secret qu'il ne tient pas à révéler à sa fille. De toute façon, il n'a pas encore recouvré la mémoire. Gardons cette montre jusqu'à dimanche. »

Mady avait raison. Mieux valait attendre pour éclaircir ce mystère.





CHAPITRE III

MARGARET ET DAVID

LES trois jours qui nous séparaient de notre visite à l'hôpital parurent interminables, tant nous avions hâte de percer le mystère de cette montre anglaise. Enfin, le dimanche fut là. Comme la première fois, le rendez-vous était fixé à une heure et demie, devant notre caverne, mais, bien avant, la bande impatiente se retrouvait au complet au bas de la Rampe des Pirates.

« Comment? Tu emmènes Kafi! s'étonna Mady en me voyant avec mon chien. Tu as oublié qu'on ne le laissera pas entrer à Grange-Blanche. »

Non, je n'avais pas oublié, mais la jeune fille serait certainement heureuse de voir la brave bête qui avait sauvé son père. Je savais que les Anglais ont un faible pour les animaux.

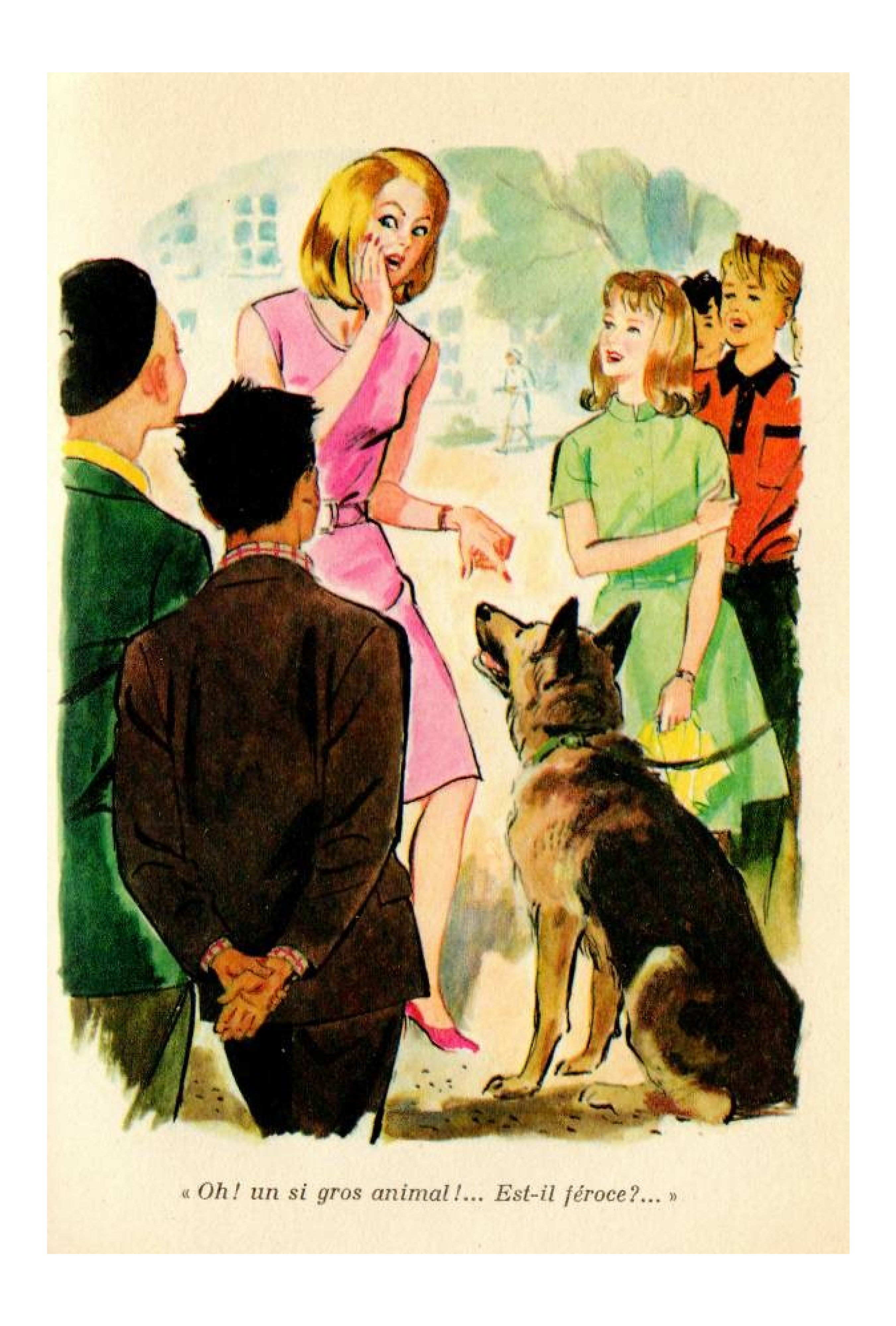
Vélos gonflés, la bande se mit en route. Il faisait chaud. Beaucoup de Lyonnais avaient profité de ce week-end ensoleillé pour fuir leur ville. Peu d'autos dans les rues, peu de monde dans les trolleybus.

« Ne parlons pas tout de suite de la montre, me recommanda Gorget, avant d'entrer à l'hôpital. Attendons d'avoir vu Harry Simson. »

La même employée en blouse blanche accueillait les visiteurs dans la salle d'attente. Nous lui étions devenus sympathiques. De loin, elle nous fit signe qu'elle s'occupait de nous. Après être passée dans le bureau voisin, elle revint en disant que « notre » malade était prévenu.

Cinq minutes plus tard, la jeune Anglaise apparut, les traits reposés, plus détendue, en vérité très jolie.

« Je vous attendais, dit-elle. C'est gentil d'être revenus. Mon père va mieux. Ce matin il a pu se lever quelques instants. Cependant, je suis toujours inquiète à cause de sa mémoire. Il a



« Oh! un si gros animal!... Est-il féroce?... »

perdu tout souvenir de ce qui s'est passé au moment de l'accident et même de son voyage en avion. »

Puis, jetant un coup d'œil autour de nous comme si elle cherchait quelqu'un :

« Et votre chien?... Vous l'avez amené? »

Je lui expliquai qu'il n'avait pas l'autorisation d'entrer et que je l'avais attaché dans la cour à un lampadaire.

Elle nous accompagna dehors et se montra impressionnée par la taille de mon chien.

« Oh! un si gros animal!... Est-il féroce?... Est-ce que je peux le toucher?... Et comment s'appelle-t-il?

— Kafi! »

Le nom lui parut si drôle qu'elle étouffa un petit rire.

« *Coffee!* Que c'est amusant! Ce chien n'est pourtant pas noir?

— Je sais, fit Mady. *Coffee* signifie « café » en anglais mais lui, c'est *Kafi,* avec un « K. »

Elle caressa longuement mon chien en prononçant *Keufi,* et la brave bête, qui reconnaissait quand même son nom, se montra très aimable avec elle.

« Dommage que mon père ne puisse le voir, fit-elle, il aime tellement les chiens... A présent, voulez-vous m'accompagner dans sa chambre? »

Sans Kafi, de nouveau attaché au lampadaire

(ce qui ne lui plaisait guère), nous suivîmes la jeune fille jusqu'au pavillon où le blessé avait été transféré. Cependant, avant d'entrer, elle expliqua :

« J'ai raconté à mon père ce que vous aviez fait pour lui. Il n'a pas paru comprendre. Il va mieux mais sa mémoire n'est toujours pas revenue. Pauvre daddy!»

Elle poussa doucement la porte. Assis sur son lit, la tête entourée d'un pansement, le blessé ne paraissait pas souffrir. Son visage, l'autre soir livide, avait retrouvé des couleurs. Il nous sourit, mais d'un sourire absent, de simple politesse. Devant nous, la jeune tille nous répéta ce qu'elle lui avait déjà expliqué espérant que notre présence l'aiderait à rassembler ses souvenirs.

« *Yes! Yes!* » approuvait l'Anglais.

Mais on voyait bien qu'au fond de lui-même, il se demandait ce que nous faisions là.

« Pauvre daddy! murmura la jeune fille en lui posant affectueusement la main sur l'épaule. Bientôt à Londres, quand tu retrouveras ta maison, la mémoire te reviendra. Le docteur l'a dit. »

Et, à nous autres :

« Oui, le docteur pense qu'il retrouvera ses souvenirs quand il reverra son cadre familier. Aussi, allons-nous repartir dès demain. J'ai retenu deux places dans l'avion pour Londres. » Puisque notre



blessé ne se souvenait de rien, il était inutile de prolonger la visite. La jeune fille nous reconduisit dans le couloir mais, sitôt la porte de la chambre refermée, son visage prit une soudaine expression de gravité.

« A présent, fit-elle, je veux vous demander quelque chose. Je ne suis pas seulement inquiète pour la santé de mon père. J'avais hâte de vous revoir pour vous parler d'une serviette de documents qu'il avait emportée de Londres et qui demeure introuvable. Etait-elle encore dans la voiture au moment de l'accident?

— Non, fit Gorget, elle n'était pas dans la

voiture. Nous étions présents quand les policiers l'ont fouillée. Ils n'ont retiré qu'une valise jaune.

— Alors, qu'est-elle devenue? »

Nous nous regardâmes tous les six. Je sortis la fameuse montre de ma poche.

« Quel rapport avec la serviette? fit la jeune fille. Je me souviens de cette montre. Je vous ai dit qu'elle n'appartenait pas à mon père. Ce n'est pas lui qui a perdu cette montre.

— D'accord, mais jeudi nous ne savions pas encore d'où cette montre venait. Regardez! »

J'ouvris le boîtier et lui indiquai l'inscription, à l'intérieur.

« Oh! une montre anglaise!

— Oui, reprit Mady, nous avons fait cette découverte l'autre jour, après vous avoir quittée. En France, les montres anglaises ne sont pas courantes. Nous avons pensé qu'au moment de l'accident un autre Anglais se trouvait dans la voiture et nous ne comprenons pas pourquoi il n'a pas porté secours à votre père... Nous avons d'ailleurs relevé des traces de pas le long du talus. »

Les traits de la jeune fille se tendirent. « *My goodness !* Que voulez-vous dire?

— Que l'accident ne serait peut-être pas un banal accident. Si l'inconnu qui accompagnait votre père s'est enfui, c'est qu'il avait de bonnes

raisons de ne pas rester là. Il se sauvait peut-être avec la serviette. Etes-vous sûre que votre père était seul, en quittant Londres?

— Absolument sûre. Je l'ai accompagné à l'aérodrome.

— Personne ne l'attendait à Lyon?

— Mon père ne connaît personne dans cette ville. »

De plus en plus angoissée, la jeune fille réfléchit et manifesta le désir de voir l'endroit où s'était produit l'accident.

« Est-ce loin d'ici?

« A vingt minutes de marche, nous allons vous y conduire. »

La jeune Anglaise rentra dans la chambre prévenir son père qu'elle s'absentait et sortit avec nous. Heureux de retrouver sa liberté, Kafi lui fit encore mille grâces.

« Vous voyez, fit Gorget, en arrivant sur les lieux, il ne reste plus aucune trace dans l'herbe. L'accident ne s'explique guère. La route est droite et large. Votre père était-il sujet à des malaises ?

— Il a une robuste santé et c'est un excellent conducteur.

- Excusez-nous, mademoiselle, fit le petit Gnafron mais, selon nous, votre père a pu être assommé par cet inconnu, ce qui expliquerait le coup sur la tête, et l'accident. Ce que contenait

la serviette était donc si important?... De l'argent?»

La jeune fille secoua la tête.

« Non, pas de l'argent. Mon père est un inventeur. Tout jeune il travaillait dans le tissage. Il a inventé plusieurs sortes de... navettes, c'est bien le mot français, n'est-ce pas? Depuis longtemps, il rêvait de réaliser un « système » pour broder la soie, afin de remplacer le tissage à la main. Il y travaillait depuis des années. Enfin tous les plans étaient prêts. Lyon est la capitale de la soierie en Europe. Il pensait présenter ses plans à des industriels de votre ville. Cher daddy!



Il a toujours été pauvre, mais il espérait faire fortune... pas pour lui; il se moque de l'argent, mais pour moi. Tous les plans étaient dans sa serviette...

— Quelqu'un, en Angleterre, était-il au courant de ses travaux?

— Il travaillait seul, chez nous. Maman est morte il y a cinq ans. C'est moi qui m'occupe de lui. Il est un peu distrait, comme tous les chercheurs. J'ai suivi son travail depuis des années, il était parfaitement au point.

— Qu'allez-vous faire? Prévenir la police?

— Nous n'avons aucune preuve, et mon père ne se souvient de rien. Jamais on ne croira à autre chose qu'à un accident. D'ailleurs, ce qui compte à présent, pour moi, c'est la santé de mon père. Je ne peux pas rester ici à m'occuper de cette affaire... Peut-être plus tard, quand mon père sera guéri et qu'il pourra dire ce qui s'est passé... »

Elle soupira et ajouta :

« Ah! si j'avais su, je l'aurais accompagné; mais, je vous l'ai dit, nous ne sommes pas riches. Pour moi aussi cet accident est une catastrophe. Je n'oserai plus revoir David.

— David? » reprit Mady, le ton interrogateur. La jeune fille se troubla et rougit, consciente d'en avoir trop dit. Mais il était bien tard, et peut-être, éprouvait-elle le besoin de se confier.

« C'est vrai, poursuivit-elle, vous êtes si gentils avec moi, je peux vous parler comme à de jeunes amis... David est mon fiancé. Nous habitons presque le même quartier de Londres, lui dans une des plus belles voies de la capitale, moi dans une petite rue. Nous devions nous marier dès que mon père aurait vendu son système. Mais si les plans sont perdus... » Elle eut un soupir. Alors, Mady demanda : «Pourquoi cela vous empêcherait-il de vous marier?

- C'est délicat à expliquer. Nous ne sommes pas riches. Les questions d'argent nous ont toujours préoccupés. Si je me marie, daddy n'aura plus personne pour s'occuper de lui. Il n'aura pas les moyens de prendre une gouvernante capable de lui servir aussi de secrétaire. Bien sûr, la famille de David pourrait l'aider, mais jamais mon père n'accepterait.

- Que fait le père de votre fiancé?

— Il est fabricant de *bowlers hats.* Je crois qu'en France vous dites des chapeaux melons.

— C'est cela, fit Mady, des chapeaux melons; mais on n'en porte plus que pour se déguiser.

— En Angleterre, le pays qui a inventé la mini-jupe, ils sont encore courants dans certains milieux. William Heddle, le père de David, est fournisseur de la cour de Sa Majesté. Pour lui, c'est presque un titre de noblesse. C'est pourquoi

aussi, j'aimerais que mon père devienne célèbre par son invention. Nos deux familles seraient en quelque sorte à égalité. Ainsi, j'ai promis à David de l'épouser seulement quand daddy aurait vendu son brevet. Hélas! à présent, c'est fini. »

Elle soupira de nouveau et regarda sa montre.

« II faut que je rentre. J'ai laissé mon père trop longtemps. »

En revenant vers l'hôpital, chaussant ses soucis, elle nous posa toutes sortes de questions, sur mon chien qu'elle admirait, sur nos familles, sur notre travail de classe. Puis elle parla de Londres qu'elle aimait beaucoup parce qu'en dépit de ses traditions, la capitale anglaise était devenue très moderne. Elle raffolait de ses parcs et même de son brouillard qui, disait-elle, rendait les paysages féeriques.

« Oh! si je pouvais vous inviter là-bas, pour vous remercier de ce que vous avez fait. Vous êtes tous si sympathiques! »

Elle était si émue, au moment de nous quitter devant l'hôpital, que ses mains tremblaient en serrant les nôtres. Elle embrassa affectueusement Mady et caressa Kafi qui l'avait tout de suite adoptée.

« Je suis triste de vous quitter, mais je vous écrirai. Vous excuserez mon mauvais français. Voulez-vous me donner votre adresse? »

Mady dicta la sienne, rue des Hautes-Buttes, où la jeune fille lui écrirait pour nous tous.

« Donnez-nous aussi la vôtre, dit Gorget. On ne sait jamais... Si les plans ne sont que perdus, nous parviendrons peut-être à les retrouver. »

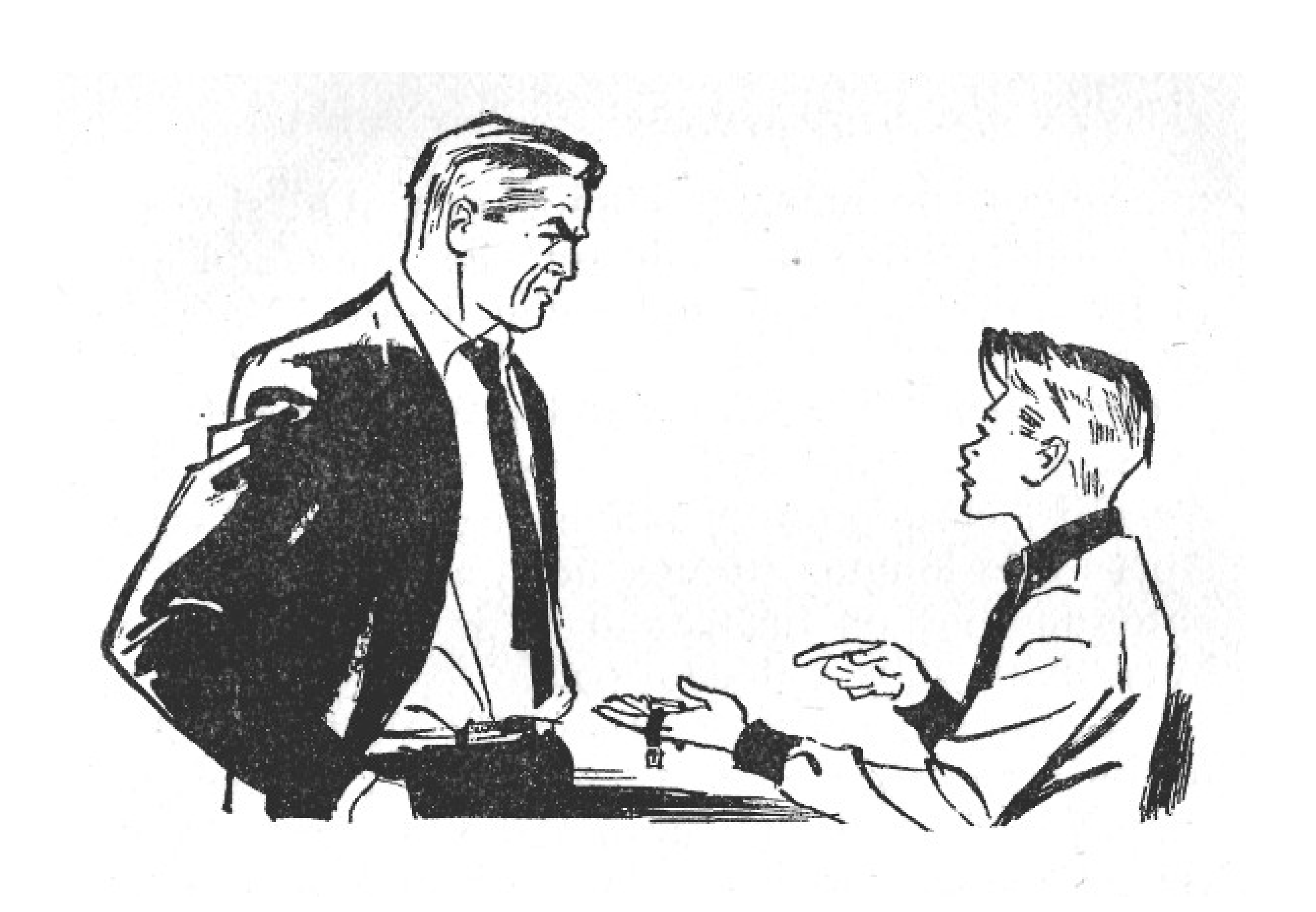
La jeune fille sourit un peu tristement, sortit de son sac à main une carte de visite où elle griffonna quelques mots avant de la remettre à Mady.

Puis, pour abréger les adieux, elle donna une dernière tape à Kafi et courut rejoindre son père.

Alors, la sympathique Anglaise partie, nous nous penchâmes sur l'épaule de Mady pour jeter un coup d'œil sur la carte.

MARGARET SIMSON
77 Hanover Street
London W.I.

« Gentille Margaret, soupira Mady. Oh! j'aimerais tant, à présent, faire aussi quelque chose pour elle! »



CHAPITRE IV

LA LETTRE DE LONDRES

DÈS son retour en Angleterre, Margaret nous avait adressé une carte pour nous remercier une fois de plus, mais où elle disait aussi sa déception de constater que son père ne recouvrait toujours pas la mémoire.

Depuis, plus rien; ce qui laissait supposer que l'état de Harry Simson ne s'était pas amélioré.

« Pauvre Margaret, avait fait Mady au reçu de cette cafte. Elle doit être désespérée : son père

malade et son mariage compromis! Ah! si nous pouvions mettre la main sur les plans du fameux «système », comme elle disait... Mais de quelle façon?»

Car notre visite au commissariat, pour déposer la montre anglaise, ne nous avait guère laissé d'espoir. Nous nous y étions présentés un soir. Après une longue attente, nous avions enfin été entendus par un inspecteur mais cette entrevue nous avait plutôt découragés.

« Comment voulez-vous que la police s'occupe de cette affaire? avait expliqué l'inspecteur. Aucune plainte n'a élé déposée, ni par ce nommé Harry Simson, ni par sa fille. S'ils étaient persuadés d'un vol, ils auraient au moins écrit. Il est possible qu'une serviette renfermant d'importants papiers ait disparu, mais rien ne prouve qu'elle n'ait pas été perdue et, encore moins, qu'elle ait été volée à Lyon. Quant à cette montre de fabrication anglaise, elle a pu appartenir à un touriste britannique ou à un Français ayant séjourné en Angleterre.

Alors, avait demandé Gorget, qu'allez-vous faire?

- Pour le moment, rien ne nous permet de reprendre l'enquête qui a conclu à un accident. Quant à la montre, déposez-la au bureau des objets trouvés... ou plutôt non, gardez-la quelque temps et donnez-moi votre adresse. Ici, dans le

bric-à-brac des objets trouvés, elle risquerait de se perdre avec celles qui n'ont jamais été réclamées. »

Nous étions sortis déçus du commissariat et le petit Gnafron avait fait, en haussant les épaules :

« Toujours la même chose. On ne nous écoute jamais. Mais que cet inspecteur ne croie pas nous décourager. Harry Simson venait à Lyon voir des industriels en soieries. Son voleur n'a pas subtilisé les plans pour les enfermer dans un tiroir. Vous voyez ce qui nous reste à faire? »

Oui, notre seule chance était de visiter les principales soieries de Lyon pour savoir si quelqu'un était venu présenter les fameux plans. Les recherches seraient difficiles, mais en comptant Mady, nous étions sept... et, en fin d'année scolaire, le travail à la maison ne nous accaparait guère. Tous les soirs, après les cours, nous pouvions descendre en ville, et même pousser des pointes en banlieue. Ainsi en fut décidé.

Hélas! comme au commissariat, le fait que nous n'étions encore que des « gones » nous attira des déconvenues. Quand nous nous présentions dans les bureaux d'une usine, l'accueil ne variait guère : « Impossible, absolument impossible de vous recevoir.» Et si, par hasard ou par ruse, nous arrivions à « accrocher » un chef de service, c'était pour nous entendre répondre que nous lisions trop de romans policiers.

Cependant, noire ténacité allait finir par être récompensée. Un jeudi, tandis que les autres Compagnons exploraient les ateliers de banlieue, Gnafron et moi revenions à la charge, à la Manufacture de Soieries du Sud-Est, une vieille et importante firme lyonnaise, quand un ingénieur, intrigué par notre entêtement, consentit à nous ouvrir son bureau. Et, à ma grande surprise, j'eus à peine parlé de métier à broder la soie qu'il tendit l'oreille.

« Des plans pour un nouveau métier?... Effectivement, nous avons eu, récemment, des propositions à ce sujet. »

Mon sang ne fit qu'un lour. Je demandai vivement.

« Quand?

— La semaine dernière.

— Un Anglais?

— Quelqu'un qui parlait correctement notre langue, mais avec un fort accent britannique, en effet.»

Et, très intrigué :

« Mais où voulez-vous en venir, mes enfants?

— A coup sûr, il s'agit de plans volés à un autre Anglais que nous connaissons.

— Volés?... »

Haletant, je racontai toute l'affaire, depuis la découverte du blessé jusqu'à notre visite au commissariat, et je montrai la fameuse montre

qui ne quittait pas ma poche. Cette fois, l'ingénieur ne songea plus du tout à nous renvoyer et nous désigna deux sièges.

« Ces plans, demanda Gnafron, les avez-vous achetés? »

L'ingénieur sourit.

« Mon garçon, on ne se lance pas dans une telle aventure sans réflexion... mais, je le reconnais, les plans de ce métier étaient originaux et extrêmement séduisants. Deux collègues les ont vus. Le directeur lui-même s'y est intéressé. Malheureusement, ils n'étaient pas complets. Deux planches importantes manquaient. Quand l'inconnu est revenu, comme convenu, deux jours plus tard, je les lui ai réclamées. A présent, je m'en souviens, il a paru troublé. Il a déclaré avoir oublié ces planches et a promis de nous les faire parvenir sous huitaine. Nous ne l'avons pas encore revu. Mais si ce que vous venez de me raconter est vrai, nous ne le reverrons probablement pas... à moins qu'il ait réussi à se procurer les feuilles manquantes.

— Comment était cet homme?

— Plutôt grand, d'un blond un peu roux, avec un visage anguleux et une curieuse démarche.

— A-t-il donné une adresse, en Angleterre, ou à Lyon?

— Aucune. Ce qui nous a un peu surpris, je le reconnais.

— Vous dites que sa visite remonte à la semaine dernière?

— A vendredi. Il faudrait prévenir la police.

— Nous sommes déjà allés au commissariat, pour rapporter cette montre. L'inspecteur n'a pas cru ce que nous lui expliquions.

— Cette fois, c'est grave. L'invention représente une grosse somme, certainement des centaines de millions d'anciens francs. La police doit être avertie.

- Nous ne demandons pas mieux, fit le petit Gnafron, mais on ne nous croira pas davantage. Mieux vaudrait que vous interveniez vous-même.

- D'accord, je m'en charge; mais on vous demandera peut-être des renseignements. Voulez-vous me donner votre adresse? »

Puis, après réflexion :

« Non. Tout compte fait, il est préférable d'attendre. Nous sommes la seule maison, à Lyon, susceptible de s'intéresser à cette invention, en tout cas celle qui en offrirait le meilleur prix. Par conséquent, l'homme reviendra, s'il réussit à se procurer le complément des plans. A ce moment-là, je vous préviendrai, en même temps que la police. De toute façon, je vous remercie d'être venus, et m'excuse de vous avoir éconduits lors de votre première visite. »

Aimablement, l'ingénieur nous reconduisit à la porte de l'usine et nous courûmes vers la



Croix-Rousse battre le rappel des autres Compagnons.

Une heure plus tard, réunis dans la caverne, à l'exception de Mady, qui passait l'après-midi chez sa grand-mère, nous commentions avec passion la surprenante découverte que nous venions de faire.

« Cette fois, conclut Gorget, nous tenons presque la preuve que Harry Simson a été dévalisé. Une chance que, dans sa distraction, il ait oublié une partie des plans.

- Oui, approuva la Guille. mais en ce moment le voleur n'est probablement plus à Lyon. Il a dû retraverser la Manche pour essayer de se

procurer les dernières feuilles. *Il* faut immédiatement prévenir Margaret... s'il n'est pas trop tard.

Toi, Tidou, fil Gnafron, tu es le plus fort en anglais; rédige le télégramme. »

Sur un bout de papier, je m'essayai à aligner quelques mots. Un télégramme pour l'Angleterre devait coûter cher. Il fallait condenser le texte au maximum. Mais comment, en deux ou trois lignes, faire clairement comprendre à la jeune fille le danger qui la menaçait. Je renonçai. Mon télégramme prenait l'importance d'une véritable épître.

« Alors, une lettre, déclara le petit Gnafron, une lettre que nous expédierons par avion. Margaret l'aura demain matin. »

Le télégramme déchiré, je rédigeai une lettre détaillée, en évitant les mots difficiles que la jeune fille ne comprendrait peut-être pas. Puis nous courûmes au plus proche bureau de poste où un employé assura que notre missive serait à Londres le lendemain matin, de bonne heure.

Soulagés, nous remontions lentement la Rampe des Pirates, quand la silhouette de Mady apparut, devant la caverne. Elle paraissait nous attendre. Avait-elle appris du nouveau?

« Où étiez-vous? demanda-t-elle, en courant à notre rencontre. Je vous cherchais. Maman vient de me dire que vous êtes passés chez moi

tout à l'heure et que vous aviez plutôt de drôles de mines,

— Il y avait de quoi », fit le Tondu.

Mise aussitôt au courant de notre découverte, elle resta confondue.

« Nous venons d'expédier une lettre à Londres, expliqua le petit Gnafron. C'est tout ce que nous pouvions faire. Tu ne nous vois tout de même pas partir en Angleterre avec armes et bagages pour débrouiller cette affaire? »

Loin de protester, Mady nous regarda au contraire d'un air bizarre mi-amusé, mi-malicieux.

« Et pourquoi pas?

— En Angleterre tous les sept... et avec Kafi par-dessus le marché? Tu es folle!

— Justement, pas si folle. Regardez ce que je viens de trouver chez moi en rentrant. »

Elle tira de sa poche une enveloppe affranchie avec un timbre anglais. « Devinez?

— Une lettre de Margaret?

— Non, de son fiancé. Lisez! Vous allez tomber des nues. »

Elle déplia une feuille de luxueux papier sur lequel se penchèrent six paires d'yeux.

Londres, 22 juin.

Chers jeunes amis,

Permettez-moi de vous appeler ainsi, bien que

je ne vous connaisse pas. J'ai beaucoup entendu parler de vous par Margaret. Je sais également que ma fiancée vous a parlé de moi. Nous n'oublierons jamais, tous les deux, que vous avez sauvé son père.

Depuis son retour à Londres, ma fiancée est toujours préoccupée par la santé de son cher daddy*. A plusieurs reprises, elle a manifesté le regret de n'avoir rien fait pour vous remercier. Je sais qu'elle aurait aimé vous inviter en Angleterre. Alors, je prends cette initiative à mon compte... et en cachette.*

Mes parents vous accueilleront avec empressement. Surtout, ne refusez pas. Vous me chagrineriez. Bien entendu, je me charge de tous les frais et de l'organisation du voyage par avion. Vous recevrez les billets en temps voulu. Insistez auprès de vos parents pour qu'ils vous laissent partir. Dès aujourd'hui, occupez-vous des papiers et autorisations nécessaires.

Je compte donc sur votre venue en vous demandant de ne rien dire à Margaret. Votre arrivée sera pour elle une surprise.

DAVID HEDDLE
39 Régent Street
London W.I.

P.S. — *N'oubliez pas de faire vacciner votre chien. Sans cette précaution, il serait mis en quarantaine en arrivant en*

Grande-Bretagne... El excusez mon français peut-être incorrect. Depuis mon année d'études dans votre beau pays, j'ai un peu oublié la langue.

La lettre terminée, nous nous regardâmes, abasourdis.

« Tous à Londres avec Kafi? s'écria le Tondu. C'est une plaisanterie! »

Non, apparemment, c'était sérieux, même très sérieux. Le fiancé de Miss Simson tenait à notre venue. En tout cas, la somme que représentait ce voyage pour toute la bande ne paraissait pas l'effrayer.

« Bien sûr, fit la Guille, s'il est riche, pareille dépense ne compte pas plus, pour lui, que pour nous le prix de billets d'autobus de Lyon à Villefranche... Tout de même, ce n'est pas une raison pour abuser de sa générosité.

— Evidemment, approuva le Tondu. Cependant, imaginez qu'une fois là-bas, nous puissions l'aider à mettre la main sur l'agresseur de Harry Simson.

— Comment? répliqua Bistèque. Nous ne connaissons pas dix mots d'anglais. Je nous vois mal menant une enquête en plein Londres.

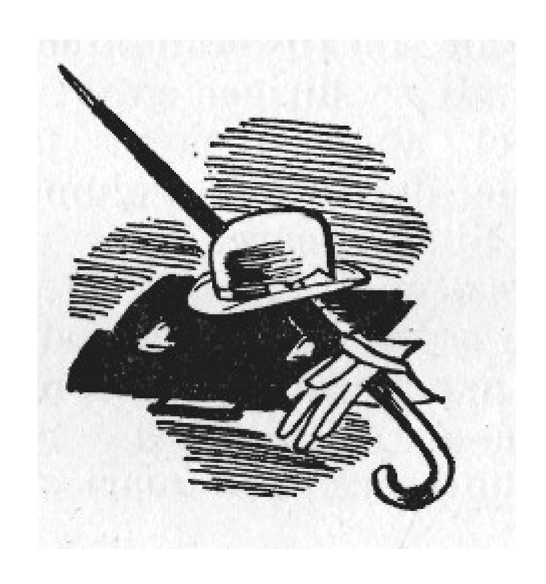
- Pardon, tu oublies Kafi, coupa le petit Gnafron. Nous savons de quoi il est capable. Souvenez-vous de notre aventure, à Pierroux,

quand il a identifié la trafiquante de drogue en flairant son écharpe perdue dans la montagne [1].

Evidemment, approuva Mady à son tour, Kaf'i est extraordinaire. Il serait capable de retrouver le voleur rien qu'à l'odeur laissée sur le bracelet de la montre..., et nous ferions tellement plaisir au fiancé de Miss Simson. D'après sa lettre, il est aussi sympathique qu'elle. »

La discussion s'anima. Quelle réponse donner à cette lettre? Hésitations et scrupules tombèrent vite. Au bout d'une demi-heure, toute la bande tombait d'accord. Mais le plus difficile restait à faire. Comment convaincre nos parents de nous laisser partir pour Londres?

1. Voir *Les Six Compagnons et l'avion clandestin.*





CHAPITRE V

MISS SIMSON NE RÉPOND PAS

LES JEUX sont faits. Dans quelques instants, nous nous envolons pour l'Angleterre. Décider nos parents à nous laisser partir pour un pays étranger n'a pas été chose facile. Enfin, ils ont accepté.

De son côté, le fiancé de Miss Simson a tout organisé. Nous devons prendre, à l'aérodrome de Lyon-Bron, la caravelle d'Air-France qui, depuis quelques semaines, assure une liaison

matinale avec l'Angleterre. L'avion ne décollera qu'à 8 h 20, mais nous sommes déjà là depuis plus d'une heure, avec nos pères et mères, sans parler des frères et sœurs (21 personnes en tout) qui oui lenii à nous accompagner comme si nous partions pour un voyage interplanétaire. Pensez donc! Ni mes parents ni ceux de mes camarades, à part le père de Bistèque qui a fait son service militaire dans l'armée de l'air, ne sont jamais montés en avion.

Et ce sont des conseils, des recommandations sans fin. Mais, dans le hall de l'aérogare, un haut-parleur annonce en français et en anglais :

« Messieurs les voyageurs à destination de Londres sont priés de se présenter au contrôle, pour le départ. »

Messieurs les voyageurs... c'est nous! Je sens battre mon cœur très fort. Mal remis des vaccinations de toutes sortes qu'il a subies, mon brave Kafi me regarde, inquiet, se demandant s'il ne va pas encore être piqué. Non, il s'agit seulement de la présentation des titres de transport, des cartes d'identité, des bagages. Enfin, après d'ultimes embrassades, nous quittons nos parents, pour suivre une hôtesse de l'air en uniforme qui nous conduit vers l'aire d'embarquement.

Quelques instants plus tard, nous grimpons la passerelle au flanc d'une imposante Caravelle

tandis que Kafi, lui, est conduit vers la soute réservée aux animaux.

Nous avons eu si peur, jusqu'au dernier moment, qu'un incident ne vienne tout gâcher, qu'en s'asseyant dans son fauteuil, Mady résume en soupirant d'aise ce que nous éprouvons tous.

« Enfin! c'est bien vrai, nous partons! » Et le petit Gnafron ajoute, émerveillé : « Dire que dans moins de deux heures nous serons à Londres! Pourvu que je n'aie pas le mal de l'air. J'ai l'impression que, tout à l'heure, mon estomac va chavirer. Pourtant, ce matin, par précaution, je n'ai pas déjeuné.

— Et si le fiancé de Miss Simson n'est pas à l'aérodrome, s'inquiète déjà Mady, que ferons-nous?

- Bah! ne te tracasse pas, dit la Guille. Il a promis de nous y attendre. Tout ira bien. »

Mais, le sifflement puissant des réacteurs annonce le départ. Lentement, l'avion pivote et se dirige vers l'extrémité de la piste d'envol. Une dernière fois, nous apercevons les mouchoirs agités par nos parents, groupés sur la plus haute terrasse de l'aérogare. En français et en anglais, l'hôtesse de l'air recommande le bouclage des ceintures de sécurité... et tout à coup, de chaque côté de l'appareil, à travers les hublots, le paysage se met à défiler à une allure folle. Assise à

côté de moi, Mady laisse échapper un petit cri : « Ça y est, Tidou! Nous sommes en l'air. » Nous n'avons rien senti au moment du décollage. Très rapidement, nous nous élevons. Au-dessous de nous, j'aperçois un instant le confluent du Rhône et de la Saône, au sud de Lyon.

Déjà, la grande ville et sa banlieue s'estompent. A peine sommes-nous remis de nos émotions que l'hôtesse de l'air, toujours aimable, passe dans l'allée en offrant des bonbons et des petits gâteaux. Nous nous découvrons une faim subite et faisons provision de friandises.

Quelle vitesse prodigieuse! L'hôtesse a tout juste fini sa tournée qu'elle annonce le survol de Dijon, à une altitude de sept mille mètres, alors que la température extérieure est de moins quatre degrés.

« Formidable! murmure le Tondu. Jamais je ne me suis senti aussi bien. Pourvu qu'on nous offre encore des petits gâteaux. J'ai la fringale. »

Cependant, peu à peu, la réalité nous revient à l'esprit. Nous allons débarquer en Angleterre et nos notions de l'anglais sont encore très imparfaites. Bien sûr, nous avons commencé l'étude de cette langue à l'école et, depuis la lettre de David Heddle, nous avons mis les bouchées doubles en nous jetant sur livres et dictionnaires...

mais la prononciation! Saurons-nous reconnaître, dans la bouche d'Anglais authentiques, les mots si consciencieusement enregistrés dans notre mémoire?

Pour mon compte, un autre problème me préoccupe. Ce voyage, offert par le fiancé de Miss Simson, je veux que nous le méritions... et, pour le mériter, il faut que nous l'aidions à récupérer les fameux plans que Harry Simson n'a malheureusement pas établis en double et que son état ne lui permettra peut-être jamais de reconstituer. Or, depuis l'accident, nous n'avons plus appris grand-chose, sinon que l'agresseur de Harry Simson n'est pas revenu à la Manufacture du Sud-Est et qu'il n'a pas réussi à se procurer les feuilles manquantes mises en sécurité par Margaret.

Ainsi, à des milliers de mètres au-dessus de la terre, nous pensons toujours à cette mystérieuse affaire. Cependant, nous n'avons guère le temps d'en discuter. En effet, l'hôtesse de l'air annonce déjà le survol des côtes de la Manche, à la verticale du Tréport. Les têtes se penchent aux hublots. Bordée d'une longue frange jaune, la mer se détache en sombre.

« Mon Dieu! s'exclame Mady. Si nous tombions à l'eau ! »

Sa peur est de courte durée. Presque aussitôt, en effet, apparaît devant nous une autre bande

claire : la côte anglaise! Déjà, le sol se rapproche, très vert, semé de petites taches qui doivent être des maisons. La cabine commence à s'agiter. L'hôtesse donne l'ordre de boucler les ceintures. Pendant quelques minutes, nous tournons en rond dans le ciel tandis que le sol se rapproche de plus en plus.

Soudain, les roues de l'appareil effleurent la piste. Nous sommes arrivés. Une porte s'ouvre. Une bouffée d'air, plus frais qu'à Lyon, nous saisit. Pour la première fois de ma vie, je foule un sol étranger.

Nos valises et Kafi récupérés, nous suivons



les autres voyageurs vers les postes de contrôle et de douane où, bien entendu, tout est écrit en anglais. En tenue impeccable, douaniers et policiers nous attendent.

« *Please! Passports !... Identity cards!... Open the luggage!... Have you got anything to déclare?* »

Bien sûr, ces phrases, nous les avons rabâchées cent fois, mais, dites par des Anglais, nous les reconnaissons à peine. Dieu merci, nos papiers sont en règle. Cependant, je suis soudain très inquiet en voyant l'officier de police froncer les sourcils devant les certificats de vaccination de Kafi. Il m'explique, en désignant mon chien, quelque chose que je ne comprends pas. Il essaie alors de parler français. Kafi ne peut être autorisé à débarquer en Grande-Bretagne parce que certaine vaccination ne remonte qu'à six jours et que le règlement prévoit un délai d'une semaine. Kafi devra donc rester vingt-quatre heures à l'aérodrome. Cependant, nos mines dépitées émeuvent le policier qui en réfère à un supérieur. Il s'ensuit une longue discussion. Finalement, ayant vérifié d'après son poil luisant, son regard vif, sa truffe fraîche, que mon chien est en parfaite santé, les deux hommes se mettent d'accord pour une petite entorse au règlement.

« *Ail right!... You can go with your dog!* »

Ce qui signifie que je peux emmener mon chien,

Mais l'incident nous a fait perdre un quart d'heure. Les autres passagers se sont déjà disperses quand nous débouchons dans le hall de l'aéroport le London Air-Port, comme il se nomme. Pas de David Heddle. A-t-il cru que nous avons manqué l'avion? Bien sûr, il ne nous est pas possible de le reconnaître parmi tous ces Anglais mais lui, nous identifierait sans peine, avec Kafi.

Rassemblés au milieu du hall, nous attendons. Tout à coup un grand jeune homme, coiffé d'un chapeau melon se précipite vers nous, à bout de souffle.

« Les Compagnons de la Croix-Rousse, je suppose! Excusez-moi. Je suis en retard. Au centre de Londres j'ai été pris dans un embouteillage. »

Puis, s'inclinant vers Mady :

« Mady, je pense! Voudriez-vous me présenter vos camarades? »

Instinctivement, la bande s'aligne comme pour une revue et Mady nous désigne les uns après les autres, en articulant nos noms que le fiancé de Miss Simson répète avec application, transformant Gorget en « Courgette ».

Ce grand garçon blond qui mesure bien 1 m 80 est aussi sympathique que sa fiancée.

Sa simplicité courtoise, la franchise de sa poignée de main nous ont conquis.

« Vous devez me trouver ridicule, avec ce chapeau, fait-il en voyant Mady jeter un regard vers son couvre-chef. Cette coiffure n'est plus du tout à la mode dans notre pays en train de devenir très moderne, mais il faut bien que le dernier fabricant de chapeaux melons de Londres donne l'exemple. D'ailleurs, vous en verrez d'autres, dans la capitale. Heureusement pour notre commerce... »

Puis, s'emparant de la valise de Mady, il nous entraîne vers la sortie de l'aérogare. Sur le parking, nous attend une curieuse voiture, du genre camionnette, à carrosserie de bois, comme nous en verrons d'ailleurs d'autres, et sur laquelle on peut lire cette inscription :

WILLIAM HEDDLE ET FILS
Chapeliers
Fournisseurs de la cour de Sa Majesté

« Excusez, fait David Heddle, vous étiez trop nombreux pour tenir dans ma voiture habituelle. J'ai pris la camionnette qui nous sert à la livraison des chapeaux. »

Nous nous y entassons, avec nos bagages, tandis que Mady prend place à l'avant, avec Kafi.

« Quel beau chien! ne cesse de s'extasier le

fiancé de Miss Simson, si intelligent, paraît-il. Est-il vraiment dressé comme un chien policier? »

Et la voiture démarre, sur le côté gauche de la chaussée, ce qui nous effraie presque.

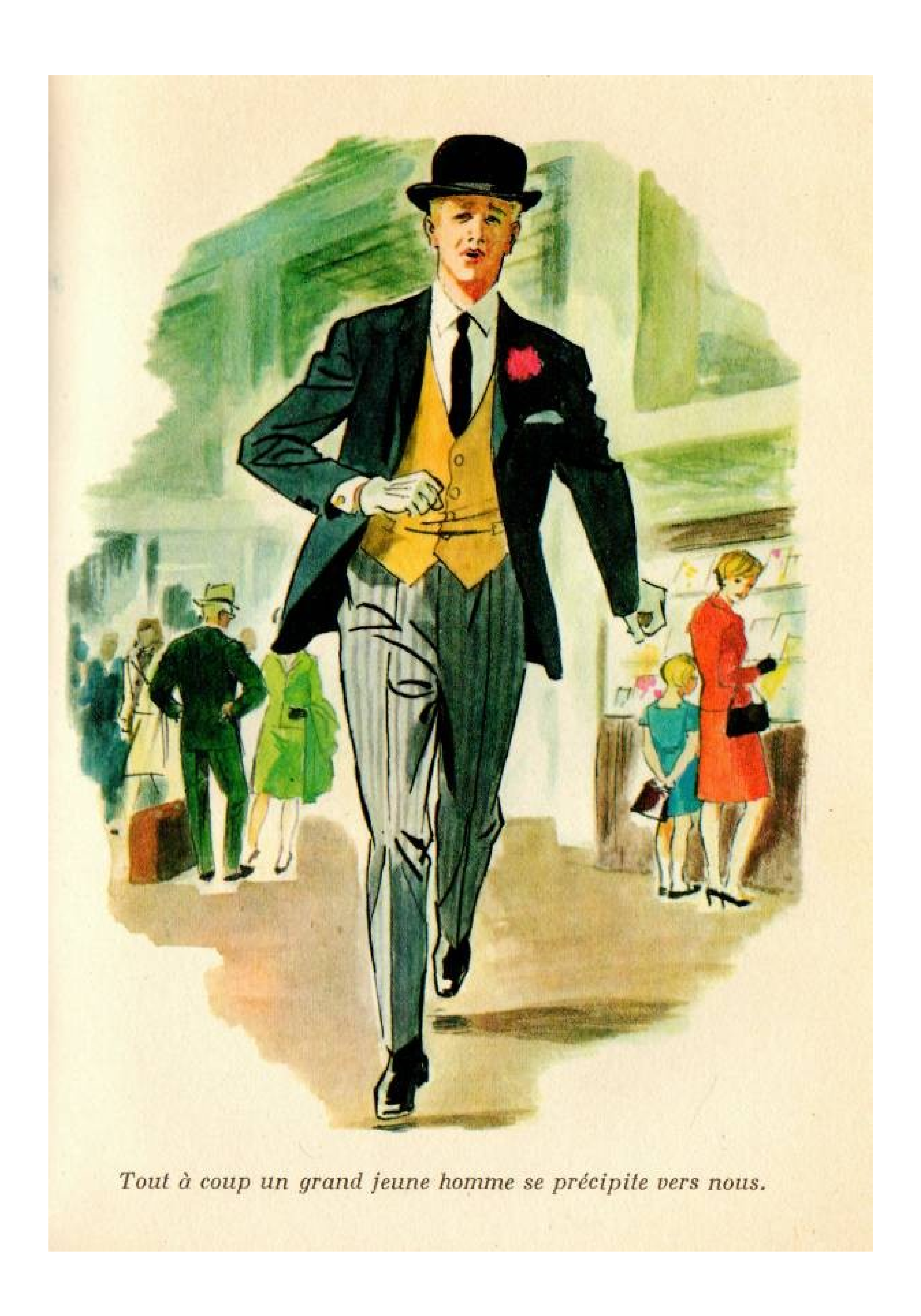
« Ah! que Margaret va être heureuse! s'exclame David. Vous savez, je ne l'ai pas encore prévenue de votre arrivée. Elle sait simplement que je passerai chez elle vers onze heures, pour une surprise. Elle doit m'attendre avec une impatience folle. »

Puis, d'un ton plus grave :

« Nous sommes toujours inquiets pour son père. En définitive, j'ai décidé Margaret à le faire entrer dans une clinique pour y suivre un traitement spécial. Il a quitté sa maison avant-hier. Depuis la lettre où vous mettiez ma fiancée en garde, le voleur n'a pas cherché à s'approprier les autres feuilles des plans. Elles sont en sûreté chez moi. Cependant, Margaret n'est pas tranquille. Elle pense qu'il n'a pas dit son dernier mot. Ah! si nous pouvions rentrer en possession des plans désormais inutilisables pour lui, mais si précieux pour Harry Sinison. »

Et, sur le ton de la confidence :

« Vous le savez peut-être, Margaret a repoussé la date de notre mariage jusqu'à la guérison de son père, ce qui est normal, mais aussi jusqu'à ce que cette malheureuse affaire soit réglée.



Tout à coup un grand jeune homme se précipite vers nous.

Bien sûr, comme on dit en France, mes parents sont un peu « vieux jeu », niais ils apprécient les qualités de Margaret et ils espèrent que tout s'arrangera. »

Tout en parlant, David Heddle s'applique à conduire vite. Cependant, malgré sa hâte, il n'hésite pas à faire un petit détour pour nous donner un aperçu de Londres. Bientôt, nous franchissons la Tamise, plus large que notre Rhône, et pénétrons au cœur de la capitale anglaise.

« Vous allez apercevoir Buckingham Palace, indique notre conducteur, autrement dit le château de la reine. »

II ralentit devant un long bâtiment protégé par d'imposantes grilles où de rutilantes sentinelles montent la garde. Plus loin, c'est Trafalgar Square et sa colonne surmontée d'une statue, plus loin encore, Piccadilly Circus... qui n'est pas un cirque comme nous l'avions cru, mais un important carrefour.

« Notre magasin est à deux pas d'ici, dans Régent Street, explique notre conducteur, mais nous allons directement chez Miss Simson. »

En moins de cinq minutes, nous sommes à Hanover Street. La camionnette s'arrête devant le n° 77, un immeuble ancien, tout en briques.

« L'appartement de Harry Simson est au troisième

étage, dit le jeune Anglais, malheureusement, il n'y a pas d'ascenseur. »

Nous descendons de la camionnette avec Kafi, heureux de se dégourdir les pattes et nous suivons notre guide qui monte deux marches à la fois. Sur le palier du troisième étage une petite plaque indique le nom de l'inventeur.

« Alignez-vous derrière moi, que Miss Simson vous découvre tous en même temps, avec votre chien, recommande David. Elle n'en reviendra pas de sa surprise. »

II appuie sur le bouton de la sonnerie. Aucun bruit de pas dans l'appartement. Il sonne une seconde fois, une troisième. Pas de réponse. Alors, à travers la porte, il appelle :

« Margafet!... C'est moi, David! »

Etonné, il consulte sa montre : 11 h 25.

« Etrange! Elle savait que je viendrais vers onze heures. Elle m'a dit qu'elle ferait une petite visite à son père mais serait sûrement rentrée avant onze heures, surtout si je lui réservais une surprise.

— Elle a peut-être trouvé son père plus fatigué, fait Mady; elle est restée à son chevet.

- C'est ce que je crains. Attendez-moi, je fais un saut à la clinique. Ce n'est qu'à cinq minutes d'ici, en voiture. »

Il dégringole l'escalier, trois marches à la fois et disparaît.

« Pas de chance, soupire le Tondu, si son père est très malade, la surprise tombe mal. »

Patiemment, nous attendons, sur le palier. Moins d'un quart d'heure plus tard, nous reconnaissons les pas précipités de David Heddle, dans l'escalier.

« Miss Simson n'est pas allée à la clinique ce matin. Son père ne l'a pas vue. Elle a peut-être fait une course urgente en ville.

— En tout cas, elle n'est pas rentrée, dit Gorget, nous n'avons pas bougé d'ici. Pendant votre absence, nous avons entendu sonner le téléphone, dans l'appartement. Elle n'a pas répondu à l'appel. Preuve qu'elle n'est pas chez elle.

— Ou qu'elle a passé une mauvaise nuit et s'est endormie très tard, reprend le petit Gna-fron. Elle a pris un somnifère et n'entend rien. »

Une nouvelle fois, David Heddle consulte sa montre.

« Midi! Elle est peut-être malade, en effet. Si elle était sortie ce matin, elle serait rentrée préparer son repas. »

Et, après réflexion :

« Un instant! Je descends chercher une clef chez le gardien. Il a certainement en double celle de l'appartement. »

Le temps de redévaler l'escalier, de remonter en courant, il reparaît, à bout de souffle, une

clef à la main. Il ouvre doucement la porte, avec appréhension. Rien d'anormal dans le vestibule, ni dans le living-room. En revanche, le lit de la jeune fille est à moitié défait, les couvertures rejetées, comme si elle s'était levée précipitamment en pleine nuit. D'ailleurs, la lampe de chevet est restée allumée. Remarquant les vêtements de Miss Simson sur le dossier d'un fauteuil, Mady en conclut qu'elle est sortie en robe de chambre... mais pour aller où?

« Je ne comprends pas, répète David en inspectant de nouveau l'appartement, aucun désordre dans les pièces. »

Mais, tout à coup, Kafi dresse la tête, les oreilles pointées vers le plafond, comme s'il entendait quelque chose :

« Qui habite au-dessus? demande vivement le Tondu.

— Personne. Le quatrième est un grenier, aménagé en atelier par Harry Simson.

— Pourtant, mon chien ne se trompe pas. II y a quelqu'un là-haut. »

Nous nous ruons dans l'escalier pour monter vers les combles. Soudain, devant une porte entrebâillée, Mady pousse un cri et recule :

« Miss Simson! »



CHAPITRE VI

LE RÉCIT DE MARGARET

DAVID HEDDLE se précipite. Miss Simson est attachée, assise, à un pied de table, un bandeau devant les yeux, un bâillon sur la bouche. La tête penchée sur l'épaule, elle paraît inconsciente.

« Aidez-moi! crie son fiancé affolé. Détachez les cordes! »

Tandis que lui-même arrache bandeau et baillon,

nous dénouons les liens. Presque évanouie, la jeune fille ne réagit pas. L'Anglais la soulève dans ses bras pour la descendre dans la chambre où il la dépose sur le lit. 11 s'empresse de lui passer de l'eau fraîche sur le visage et tapote ses joues pour l'aider à reprendre ses esprits. Puis il lui soulève la tête et l'oblige à avaler quelques gouttes de whisky.

Ranimée par l'alcool, la jeune fille ouvre les yeux, promène sur les visages qui l'entourent un regard plein de stupeur.

« *Good Lord!* Où suis-je?... A Lyon?

— Non, *darling,* chez vous, dans votre appartement de Hallover Street. Ce sont vos jeunes amis français qui sont venus à Londres.

— Je ne comprends pas! Expliquez-moi, David!

— C'était la surprise que je vous réservais. Je les ai invités à passer quelques jours ici. Ils viennent d'arriver, en avion. »

A ce mot « surprise », elle sourit faiblement mais, presque aussitôt, son visage se referme, plein d'angoisse.

« Que s'est-il passé?

— Nous venons de vous trouver dans l'atelier de votre père, ligotée, bâillonnée. Essayez de vous rappeler. »

Une lueur d'effroi passe dans ses yeux. Son fiancé l'oblige à reprendre quelques gouttes de

whisky pour la réconforter. Elle se dresse sur son lit, les mains tremblantes.

« Attaquée, murmure-t-elle, j'ai été attaquée! Je m'en souviens à présent.

— Quand?

— Cette nuit.

— Par qui?

— Je ne sais pas. »

Elle respire profondément puis, par bribes de phrases, elle explique :

« Oui, cette nuit. Il était deux heures du matin quand je me suis éveillée. Je n'avais plus sommeil. J'ai allumé pour lire. Au bout d'un moment, j'ai entendu de petits bruits dans le grenier. J'ai cru que des souris profitaient de l'absence de mon père pour batifoler. Mais, tout à coup, quelque chose est tombé sur le plancher, quelque chose de trop lourd pour avoir été renversé par ces bestioles. Je me suis dressée sur mon lit, l'oreille tendue, et j'ai cru percevoir des pas dans l'atelier, des pas qui faisaient craquer le plancher.

— Pourquoi, *darling,* ne m'avez-vous pas alerté par téléphone?

— J'ai eu peur de réveiller aussi vos parents, avec la sonnerie... et je me suis dit que vous me prendriez pour une bien petite fille si je m'étais trompée. Alors, je me suis levée. Sur la pointe des pieds, je suis montée jusqu'au grenier, à

tâtons. La porte était entrebâillée. J'ai tendu le bras pour appuyer sur le boulon de la lumière. Au même moment, une main a saisi mon poignet, une autre s'est appliquée sur ma bouche pour m'empêcher de crier. En quelques instants, je me suis trouvée ligotée, bâillonnée, aveuglée par un bandeau. »

Elle s'arrête, respire longuement et reprend : « Je n'ai pas su qui m'avait terrassée, mais ce ne pouvait être qu'un homme. Jamais une femme n'aurait eu cette force. Sitôt débarrassé de moi, il s'est remis à explorer l'atelier avec une lampe électrique. Je voyais, par instants, une vague lueur à travers mon bandeau. Il est resté plus d'une heure à tout bouleverser, sans se soucier du bruit puisque, au-dessous, personne ne pouvait plus l'entendre. Puis il est reparti, en me laissant attachée au pied de la table.

— Qui pouvait être cet homme.

— Je n'en ai aucune idée. Mais j'ai tout de suite pensé qu'il cherchait les plans, les feuilles du « système » qui manquaient.

— Vous n'avez pas identifié sa voix?

— Il n'a pas prononcé un seul mot. » Lâchant la main de Margaret, David se dirige vers le téléphone.

« Je vais appeler la police.

— Non, David, je vous en supplie.

— Pourquoi?

— Si la police intervient, elle ira aussi à la clinique interroger mon père. Je ne veux pas que daddy soit dérangé en ce moment. Le docteur me l'a recommandé... et puis, la police ne s'intéressera pas à cette affaire. Rien n'a probablement disparu puisque les deux précieuses feuilles sont chez vous.

— Mais, Margaret, l'agression!...

— Justement, David, je ne tiens pas à ce que les journaux parlent de moi. Puisqu'en définitive, je n'ai aucun mal, ne pensons plus à tout cela. »

Et d'un air contrit :

« Je suis navrée, David, de ce qui m'arrive juste au moment où vous me réserviez une surprise si agréable. Vous aviez su lire au fond de mes pensées. Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que la venue de mes jeunes amis français. Qu'ils m'excusent de les recevoir de cette façon. »

Elle nous sourit, serre nos mains avec émotion et caresse longuement Kafi qui, assis à son chevet, la tête levée, la regarde de ses bons yeux.

« Comment vous sentez-vous, *darling !* s'inquiète son fiancé.

— A part mes chevilles et mes poignets douloureux, je suis tout à fait bien, à présent.

— Croyez-vous pouvoir vous lever, tout à l'heure? Pour vous en faire aussi la surprise, je ne vous avais pas prévenue; vous êtes invitée à dîner, chez mes parents, avec nos jeunes Français.

Rassurez-vous, David, je serai prête. Voulez-vous remonter dans l'atelier.voir si rien n'a réellement disparu. J'en profiterai pour m'habiller. »

La laissant à sa toilette, nous remontons au quatrième. Tout à l'heure, nous n'avons songé qu'à délivrer la jeune fille. A présent, le désordre nous saute aux yeux. Tout a été bouleversé : placards ouverts, tiroirs fracturés, appareils renversés. Des plans de toutes sortes, représentant le patient travail de l'inventeur, gisent partout, sur le plancher. Cependant, David, qui est venu plusieurs fois dans ce grenier, ne constate aucune disparition, pas même celle d'un appareil de haute précision d'une certaine valeur, paraît-il.

« Evidemment, soupire-t-il, l'inconnu ne s'intéressait qu'aux plans... Mais qui est-il?

— Savez-vous, demande Gorget, si le père de Miss Simson montait parfois travailler ici. la nuit?

— Souvent. Il disait, en plaisantant, que les meilleures heures pour le travail sont celles qu'on passe habituellement au lit.

— Alors, l'homme le savait sans doute absent depuis l'avant-veille..

- C'est certain, approuve le petit Gnafron, puisque, après avoir ligoté sa fille, il ne s'est plus gêné pour faire du bruit. Il savait que Mr. Simson n'était pas dans sa chambre. Il devait bien le connaître.

— Et il connaissait aussi bien sa fille, ajoute Mady.

— Comment le savez-vous? s'étonne David.

— L'homme cherchait les plans et ne les trouvait pas. Pourquoi n'a-t-il pas demandé à Miss Simson, sous la menace, où ils étaient? La réponse est simple. Il craignait d'être trahi par sa voix. Il s'agit donc d'un homme qu'elle voit souvent, peut-être tous les jours..., qui sait, quelqu'un qui vit dans cette maison.

Dans cette maison ! » répète David avec effroi.

Nous nous interrogeons. Soudain, je pense à la fameuse montre anglaise qui a fait le voyage au fond de ma poche. Si le bracelet de cuir est resté imprégné d'une odeur, Kafi doit retrouver, dans le grenier, la trace de son propriétaire.

En me voyant lui tendre la montre, mon chien comprend tout de suite ce que je vais lui demander. Il flaire le bracelet, passablement crasseux, et bat de la queue. Je l'invite alors à se promener dans le grenier pour chercher une

piste. Il fait, une première fois, rapidement, le tour des lieux, puis revient à chaque meuble, à chaque placard mais sans s'attarder, signe qu'il ne découvre rien. Finalement, il se tourne vers moi avec l'air attristé qu'il prend chaque fois qu'il manque à son devoir.

Nous nous regardons, déçus, mais Mady déclare :

« Vous êtes surpris que Kafi n'ait pas reconnu l'odeur de l'homme à la montre, pas moi. Cela prouve qu'ils sont deux dans cette affaire : l'un à Lyon, qui a subtilisé la serviette de Mr. Simson, et l'autre à Londres, chargé de récupérer les feuilles manquantes.

— Formidable ! s'écrie le Tondu. Une fois encore, Mady, tu viens de faire une découverte sensationnelle. »

Puis, prenant aussitôt un air consterné :

« Mais... mais alors, si le propriétaire de la montre est resté en France, Kafi ne retrouvera jamais sa piste à Londres! »



CHAPITRE VII

LA MONTRE DE JAMES BLACKMOOR

ALLONGÉS sur des matelas, dans le grenier-atelier de Harry Simson, nous dormions d'un sommeil lourd. Ou plutôt, mes camarades dormaient, car mon chien, qui rêvait tout haut, venait de m'éveiller en poussant de petits grondements.

Ma montre indiquait trois heures. Incapable de retrouver mon sommeil, je me mis à revivre, par les pensées, les événements de la veille, notre

départ de Lyon, le voyage en avion, la découverte de Miss Simson dans ce grenier, le repas chez William Heddle dans une luxueuse salle à manger où le service, fait par un maître d'hôtel stylé, nous avait fortement impressionnés.

Certes, William Heddle et sa femme nous avaient accueillis avec beaucoup d'empressement et de simplicité mais, comme disait leur fils, ils étaient très « vieille Angleterre » et nous ne regrettions pas de nous être installés dans ce grenier transformé en dortoir, alors que Mme Heddle avait préparé trois chambres dans son vaste appartement de Régent Street.

Margaret était à l'origine de ce bouleversement de programme. Elle avait manifesté une telle crainte de passer désormais ses nuits, seule, chez elle, que nous avions proposé sans hésiter cette solution : nous six, les garçons, nous nous installerions dans le grenier, avec Kafi, tandis que Mady occuperait la chambre libre de l'inventeur.

Bien entendu, Mme Heddle avait prolesté, presque offensée, ne comprenant pas pourquoi Margaret se montrait soudain si peureuse. Son fils avait donné une vague raison et, finalement, elle s'était résignée à faire transporter des matelas à Hanover Street, en précisant cependant :

« J'admets que, pour faire plaisir à la fiancée

de mon fils, vous vous installiez là-bas, mais vous reviendrez chaque jour prendre le lunch ici, n'est-ce pas? »

Tout en évoquant ces souvenirs de la veille, je pensais de nouveau à l'agresseur de Margaret, à celui de son père. La supposition faite par Mady, qu'il ne s'agissait pas du même personnage, me contrariait. J'avais trop follement espéré, en venant à Londres avec Kafi, qu'il n'était pas impossible de retrouver les fameux plans disparus. Que faisions-nous en Angleterre si le voleur était toujours à Lyon? Un seul espoir subsistait, celui de voir l'agresseur de Miss Simson se manifester de nouveau. Hélas! il ne se risquerait sûrement plus dans le grenier. Alors, comment l'identifier? Nous ne savions rien de lui, sinon qu'il devait connaître Harry Simson ou sa fille, les deux sans doute. De toute façon, les plans volés étaient probablement restés en France, entre les mains de « l'autre », et Harry Simson, qui n'avait pas pris la précaution de les établir en double exemplaire, ne serait peut-être jamais capable de les reconstituer.

Toutes ces pensées tournaient très vite dans ma tête. Elles finirent par me donner le vertige. Après avoir caressé Kafi, je me rendormis.

... Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Perchés sur une caisse, Gnafron et la Guille

contemplaient la ville par une lucarne tandis que Gorget et Bistèque s'habillaient.

« Eh bien, Tidou, tu te crois venu à Londres pour faire la grasse matinée? Margaret et Mady nous attendent pour le petit déjeuner. »

Le temps d'une rapide toilette au lavabo installé au fond du grenier et nous descendîmes au troisième. Les traits reposés, Miss Simson nous accueillit avec le sourire.

« Grâce à vous tous, j'ai passé une nuit excellente. Jamais je ne me suis sentie aussi tranquille. Je n'ai même pas fait un mauvais rêve.

— Et vous allez voir, fit Mady, le breakfast du tonnerre qui vous attend, un vrai petit déjeuner à l'anglaise. Vous voulez le menu : porridge, bacon-eggs, autrement dit œufs au lard, beurre, marmelade... et thé, bien entendu. Un petit déjeuner formidable, comme tu dirais, le Tondu. »

Formidable, peut-être, mais pas tellement à notre goût. A part les œufs au lard, délicieux, je n'appréciai guère, et mes camarades non plus, ce que Miss Simson appelait porridge, qui nous parut être une fade bouillie. Heureusement, Kafi se révéla d'emblée un amateur enthousiaste de porridge et se chargea, en cachette, de liquider le contenu de nos assiettes.

Le breakfast terminé, Miss Margaret proposa de nous conduire à la clinique pour voir son père.

« Déjà, hier après-midi, expliqua-t-elle, lors de ma visite, pendant que mon fiancé vous faisait visiter Big Ben et l'abbaye de Westminster, j'ai remarqué quelques progrès. Peut-être en aura-t-il fait d'autres aujourd'hui. Ah! s'il pouvait nous donner le signalement de son voleur!... Mais surtout, ne parlez pas devant lui de l'agression d'hier. Il ne supporterait pas le choc. »

La clinique était assez proche pour qu'on puisse s'y rendre sans emprunter un de ces gros bus rouges, à deux étages, qui nous avaient tant amusés, la veille, et que nous nous étions juré de prendre au moins une fois avant notre retour à Lyon. L'établissement donnait sur un jardin d'un vert éclatant, net comme un décor de théâtre.

« Oh! si daddy pouvait se rappeler », répéta encore Miss Margaret en nous invitant à la suivre le long d'un couloir.

La chambre de son père se trouvait au rez-de-chaussée. Assis dans un fauteuil, près de la fenêtre, l'inventeur regardait un jardinier tondre la pelouse.

« Te souviens-tu, daddy? Hier je t'ai parlé des jeunes Français que David a eu la bonne idée d'inviter à Londres, ceux qui t'ont sauvé, à Lyon. Je te les amène... avec leur chien, qu'on a bien voulu laisser entrer. »

Harry Simson nous sourit aimablement. Il ne portait plus aucun pansement et ses traits reposés indiquaient qu'il allait mieux.

« Je vous reconnais, déclara-t-il. Je me rappelle très bien votre visite à l'hôpital de Lyon. Ma mémoire est en partie revenue. Malheureusement, je n'ai aucun souvenir de l'accident. »

Lui aussi parlait assez correctement le français, mais avec un accent encore plus prononcé que sa fille. Il s'intéressa beaucoup à Kafi et me posa toutes sortes de questions sur mon chien, mais quand Margaret insista une nouvelle fois sur le vol des plans, il soupira :

« Ne nie tracasse pas avec cette triste affaire. Je suis bien assez malheureux moi-même de me voir dans cet état. »

Quand nous quittâmes la chambre, Margaret ne cacha pas son inquiétude pour l'avenir. Son père guérirait-il vraiment? Pourrait-il reprendre ses travaux, reconstituer les fameux plans qui représentaient des mois et des mois de recherches?

Nous revenions lentement vers Hanover Street, déçus nous aussi, malheureux de notre incapacité de l'aider, qiiand une averse nous surprit. En quittant Lyon, nous avions pensé à beaucoup de choses, sauf à nos imperméables. Courant sous la pluie, nous arrivâmes à Hanover Street imprégnés de cette fine humidité anglaise qui,

somme toute, n'était pas désagréable. A genoux dans le vestibule, le gardien astiquait le plancher.

« *Wipe your feet!* » lança-t-il d'un ton bourru.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. La veille, quand nous l'avions aperçu pour la première fois, nous lui avions trouvé une drôle de tête avec ses cheveux couleur de paille, son regard bleu métallique, perçant comme une vrille. Pour tout dire, il ne paraissait pas sympathique et Kafi tout à l'heure lui avait montré les crocs, quand nous descendions l'escalier.

« *Wipe your feet* », reprit-il en haussant le ton.

Si nous n'avions pas très bien compris les mots, le geste, lui, était éloquent. Le concierge nous ordonnait d'essuyer nos pieds. Tout le monde s'exécuta, même Kafi, à qui j'avais appris, à Lyon, à se frotter le bout des pattes sur le paillasson d'entrée.

C'est alors que se produisit un incident qui allait vite devenir gros de conséquences. Nous passions devant le gardien qui frottait toujours son plancher quand, à cause de la pluie, je fus pris d'une irrésistible envie d'éternuer. Je sortis si précipitamment mon mouchoir que la fameuse montre anglaise tomba de ma poche, et glissa sur le plancher pour s'arrêter sous le nez du gardien. Je me baissai pour la ramasser, le gardien

m'avait devancé. Il allait me la tendre quand il interrompit son geste. Pendant quelques secondes il fixa le petit objet d'un air ahuri. Puis, il me le rendit en me dévisageant et me regarda la remettre dans ma poche. Après quoi, il nous examina d'une curieuse façon, les uns après les autres, avant de se remettre à la besogne.

Quelques instants plus tard, en me retournant, dans l'escalier, je vis que l'homme s'était arrêté de frotter et nous suivait des yeux, l'air de plus en plus bizarre, prêt à nous interpeller. Je n'étais pas le seul à avoir remarqué son attitude, car en arrivant au troisième, Mady, à qui rien n'échappait, dit vivement:

« Tu as vu, Tidou, quand le gardien a ramassé la montre, il l'a regardée d'une curieuse façon avant de te la rendre. Il a même ouvert la bouche pour dire quelque chose, mais aucun mot n'est sorti.

— C'est vrai, approuva le petit Gnafron. On aurait dit qu'il la reconnaissait, qu'il était surpris de la voir entre tes mains.

— Et vous avez noté l'attitude de Kafi, ajouta Gorget, il a tourné plusieurs fois autour de lui, en le flairant. »

Margaret, elle, n'avait rien remarqué. Je lui demandai ce qu'elle savait du gardien.

« Je le connais depuis toujours, dit-elle. Il est d'origine écossaise. C'est un vieux célibataire. Son nom est James Blackmoor.

— Il semble avoir un drôle de caractère. En tout cas, il n'a pas l'air commode.

— Ce n'est qu'une apparence. Il est un peu « soupe au lait », comme vous dites en France, mais, au fond, c'est un homme très bon.

— Est-il au courant des travaux de votre père?

— Il sait que daddy est un inventeur.

— Monte-t-il quelquefois à l'atelier?

— Je ne crois pas. Mais pourquoi ces questions? Il vous intéresse tant? »

Mais aussitôt, devinant que nous venions de le soupçonner d'être mêlé à l'affaire, elle prit un air horrifié.

« Oh! vous ne pensez tout de même pas... simplement parce qu'il habite dans l'immeuble!

— Pour découvrir le coupable, fit Gorget, il faut commencer par soupçonner tout le monde.

— Pas James Blackmoor. Jamais il n'aurait fait une chose pareille. Il a un petit défaut, son amour pour la bière anglaise, ce n'est pas une raison. Il n'est jamais ivre.

— Vous l'avez vous-même reconnu, Margaret, votre agresseur est quelqu'un qui vous connaît, vous et votre père. Un gardien est bien placé pour suivre les allées et venues des locataires de l'immeuble. Ce James Blackmoor possède en

double la clef de votre appartement, peut-être aussi celle de l'atelier.

Non, répéta Miss Simson, ce n'est pas possible. James Blackmoor m'a connue toute petite. Quand je n'étais encore qu'une enfant, il m'achetait des sucettes. D'ailleurs, il n'est plus jeune, plus très robuste. Il n'aurait pu me jeter à terre avec cette force. Pourquoi pensez-vous à lui?

— A cause de la montre. Vous avez vu avec quelle insistance il l'a regardée en la ramassant. Il a même hésité à la rendre, et il n'a pas cessé de nous suivre des yeux, pendant que nous montions l'escalier.

— *My goodnessl* vous pensez que cette montre lui a appartenu? Pourtant, hier, Kafi n'a pas relevé sa trace dans l'atelier, preuve qu'il n'y est pas monté.

— Lui non, mais il aurait pu y envoyer quelqu'un d'autre, un complice. »

Presque fâchée de nous voir soupçonner le gardien, Margaret se tourna vers Mady et lui demanda ce qu'elle en pensait.

« Je suis ennuyée de vous contrarier. Miss Simson, mais la scène de tout à l'heure m'a frappée. Moi aussi, j'ai eu l'impression que James Blackmoor reconnaissait la montre... et que Kafi, de son côté, retrouvait l'odeur du gardien. Il ne tourne jamais autour des gens de cette façon.

II faudrait vérifier que nous ne nous sommes pas trompés.

— Comment?

- En trouvant un prétexte pour redescendre chez le gardien avec Kafi, après lui avoir fait de nouveau sentir le bracelet de la montre. »

C'était exactement ce que je pensais. Margaret, elle, ne voulut rien entendre. Cependant, au bout d'un moment, elle se décida à m'accompagner, avec mon chien, sous prétexte de rapporter la clef prêtée la veille à son fiancé.

Le gardien n'était plus dans le vestibule. Miss Simson frappa à sa porte et, comme convenu, pour que j'aie le temps de suivre les réactions de Kafi qui venait de flairer une nouvelle fois la montre, elle entama une conversation, en anglais, avec Blackmoor.

Ma conviction fut vite faite. Après avoir tourné autour du gardien, mon chien releva la tête pour flairer avec insistance son poignet gauche, revenant à deux reprises près de moi comme pour me dire : « Aucune erreur, Tidou, c'est l'homme que tu me demandais de rechercher. » Tout en bavardant, Margaret, elle-même, avait parfaitement suivi ce manège.

« Vous aviez raison, fit-elle, bouleversée, quand nous nous retrouvâmes chez elle, cinq minutes plus

tard. Il est possible que la montre ait appartenu à James Blackmoor. »

Sur quoi je repris :

« C'est même certain. D'ailleurs, au poignet gauche, le gardien porte une montre qui brille, comme une montre neuve, et dont le bracelet, lui, est certainement neuf.

- Oh! *Lord!* soupira Margaret en se laissant tomber dans un fauteuil. Un homme qui a toujours été si aimable avec nous, si dévoué... Ce serait affreux! »





CHAPITRE VIII

LA BIÈRE ANGLAISE FAIT PARLER

BOULEVERSÉE par cette découverte que la montre appartenait à James Blackmoor, Margaret essayait, malgré tout, de défendre le concierge.

« Vous vous trompez, répétait-elle, il n'est pour rien dans le vol des plans et mon agression de la nuit dernière.

— Cependant, fit le petit Gnafron, vous admettez que cette montre est la sienne.

— Il a pu la prêter à quelqu'un, ou on la lui a volée.

— S'est-il absenté au moment du voyage de votre père à Lyon?

— Je ne me souviens pas.

Pourtant, reprit Bistèque, quand un gardien n'est plus dans son immeuble, les locataires s'en aperçoivent.

— Pas forcément. Londres n'est pas Paris ou Lyon. En France, les concierges gardent leur maison nuit et jour et il faut parfois les éveiller, le soir, quand on rentre tard. A Londres, les gardiens sont rares et ils ne restent pas en permanence chez eux. James Blackmoor se rend souvent chez sa sœur, dans le quartier de Haggerston, à l'autre bout de la ville.

— Qui le remplace quand il s'absente plusieurs jours?

— Personne.

- Alors, qui distribue le courrier dans la maison?

- Dans ce cas, la porte de James Blackmoor n'est pas fermée à clef. Les locataires prennent eux-mêmes leur courrier dans son petit living-room.

— Drôle de gardien, fit Gnafron. On entre chez lui comme dans un moulin. Dans la journée, à quelle heure a-t-on des chances de ne pas le trouver dans son appartement?

- Souvent, le soir, vers six heures, je peux même dire régulièrement, il va boire dans un *pub.*

— Un *pub,* demanda le Tondu, qu'est-ce que c'est?

— Une sorte de café où on consomme surtout de la bière anglaise, très forte. Je vous ai dit que James Blackmoor avait un faible pour la bière.

- Alors, reprit Gnafron, pendant qu'il ira boire, nous essaierons de savoir si les plans sont chez lui; ou à défaut, nous trouverons peut-être de la correspondance, des lettres de son complice lyonnais, si ce n'est pas lui qui est allé là-bas.

— Oh! protesta vivement Margaret, vous n'allez pas faire cela?

— Pourtant, rétorqua Gorge t, réfléchissez, Miss Simson. Si nous retrouvions les plans ou des indications qui permettraient de les récupérer... Préféreriez-vous avertir la police?

— Les plans du « système » ont été volés à l'étranger. Notre police ne s'intéresse qu'à ce qui se passe chez nous.

— Interpol pourrait intervenir.

— C'est peu probable. L'affaire n'est pas assez importante... et puis... »

Elle s'interrompit. Quelqu'un avait sonné à la porte. Elle courut ouvrir. C'était David. Il venait

nous chercher puisque nous devions prendre nos repas chez lui. En voyant sa fiancée toute pâle, il pressentit un nouveau drame

« David! c'est épouvantable. Nos jeunes amis viennent de faire une découverte affolante. Le voleur des plans ne serait autre que le gardien.

— Blackmoor?

— Kafi vient de prouver que la montre tombée dans l'herbe, à Lyon, au moment de l'accident, était la sienne. »

Au tour de David d'être abasourdi. C'était trop invraisemblable. Comment cet homme toujours si gentil avec Harry Simson et sa fille aurait-il monté un coup pareil? Cependant, le coupable était un familier de l'inventeur. David réfléchit :

« Bien sûr, jamais je n'aurais pensé à lui, mais il boit volontiers et quand on n'a plus tout à fait la tête à soi...

— Oh! David! James Blackmoor n'est jamais ivre. Le soir, quand il rentre de son pub, il est toujours très correct. »

David fronça les sourcils.

« Je ne vois qu'un moyen de découvrir la vérité : parler à Blackmoor. »

Mady se récria :

« Ne croyez-vous pas, au contraire, que c'est le plus sûr moyen de tout gâcher? Si, de loin ou

de près, Blackmoor a participé à l'affaire, il se tiendra sur ses gardes, et adieu les plans.

— Il y a la façon de s'y prendre. Il m'est déjà arrivé d'inviter Blackmoor, au pub, en remerciement de petits services qu'il m'avait rendus. Je l'y entraînerai de nouveau, ce soir. Quand il n'aura plus tout à fait sa tête à lui, je le ferai parler.

— Est-ce prudent? fit Gorget. Il sait que nous sommes Français et il a vu la montre. Même sous l'effet de la bière, il comprendra que vous lui tirez les vers du nez.

- Les vers du nez? reprit David effaré.

— C'est une expression française qui signifie : faire dire par la ruse à quelqu'un ce qu'il cherche à cacher. »

David secoua la tête.

« Je connais les effets de la bière anglaise. Elle joue de très mauvais tours. Ce soir, j'inviterai James Blackmoor.

— Pourquoi pas tout de suite? dit vivement le petit Gnafron, toujours impatient.

— Parce que ce n'est pas l'heure d'aller au pub. Faites-moi confiance, ce soir, à six heures, dans l'air lourd de fumée, je saurai faire parler James Blackmoor sans qu'il s'en aperçoive ; mais pour l'instant, il est l'heure du lunch. »

Et à sa fiancée :

« Etes-vous prête, *darling !*

— Oh! David, vos parents m'ont déjà invitée hier, je ne veux pas abuser.

— Vous êtes encore invitée aujourd'hui, avec nos jeunes amis. »

Quelques instants plus tard, nous descendions tous l'escalier. En bas, Blackmoor se tenait dans son petit living-room. Assis devant son poste de télévision, il regardait l'édition de midi du journal.

« Attendez-moi une seconde », fit David en frappant à sa porte.

Dérangé, le gardien fit d'abord la grimace mais, le mot « pub » à peine prononcé, un sourire illumina son visage ingrat.

« *AH right!* fit David en nous rejoignant. C'est entendu, je passerai le prendre ce soir à six heures. D'ici là, je vous demande à tous de ne plus penser à rien. Venez vite, nous sommes en retard. »

II était venu à pied, et c'est à pied que nous gagnâmes Régent Street. William Heddle et sa femme nous attendaient dans le petit salon attenant à la luxueuse salle à manger. Comme la veille, nous nous sentions gênés dans ce décor, peu fait pour des « gones » de la Croix-Rousse. Le maître d'hôtel, surtout, continuait de nous impressionner, avec son air digne, son habit noir, sa façon très raidc de marcher, en tirant la jambe droite comme si elle était en bois. Droit

comme un cierge, il apparaissait avec les plats qu'il déposait religieusement sur la table, exécutant

une courbette devant la maîtresse de maison et se retirait, à reculons, jusqu'à ce qu'un brusque demi-tour l'emporte vers la cuisine.

Nous voyant suivre ses faits et gestes, Mme Heddle expliqua avec fierté qu'il était à son service depuis un mois et demi seulement, mais qu'elle n'avait jamais eu un *butter* aussi stylé.

« II ne marche pas toujours ainsi, expliqua-t-elle dans un français presque correct. Le mois dernier, il a fait une mauvaise chute, dans un escalier, en allant dans le Yorkshire pour la mort de son père. »

Comme la veille, la conversation dévia rapidement sur le vol des plans du fameux « système ». En apprenant que le concierge de Margaret pourrait être mêlé à l'affaire, Mme Heddle se montra indignée.

« Quelle horreur! Quelqu'un qui habite dans la maison! Heureusement, s'il visite de nouveau le grenier, il ne trouvera rien. »

Et, s'inquiétant soudain des deux feuilles :

« Voyons, David, ces feuilles sont-elles vraiment en sécurité? Où les avez-vous cachées?

— Dans l'armoire de la chambre, au fond d'un tiroir, et j'ai glissé la clef derrière un livre de ma bibliothèque. Rassurez-vous, mère. Elles étaient encore à leur place ce matin. »

Le repas terminé, Margaret demanda la permission de se retirer. Elle voulait retourner à la clinique passer un moment auprès de son père à qui

elle n'avait guère tenu compagnie le matin. De son côté, David devait se rendre dans une fabrique de chapeaux où une machine était en panne.

« Les ateliers sont dans le quartier de White-chapel, expliqua-t-il, près de la célèbre Tour de Londres et du fameux Pont sur la Tamise. Si vous voulez, mes jeunes amis, je vous emmène.

- La Tour de Londres! s'écria Mady. J'ai lu des choses affreuses sur cette prison. Et n'est-ce pas là aussi que sont conservés les joyaux de la Couronne?

— *That's right!* je vous ferai tout visiter. »

Nous prîmes donc la direction de White-chapel, un quartier pauvre en bordure du fleuve. La visite des ateliers ne nous passionna guère. Nous pensions à bien autre chose qu'aux chapeaux melons. Pourtant, leur fabrication était curieuse. Des plaques de feutre étaient moulées, pressées sur des formes rondes surchauffées d'où s'échappaient des jets de vapeur. Pour nous amuser, David Heddle nous fit essayer plusieurs modèles. Mady pouffa de rire en voyant la cloche noire de Gnafron lui descendre jusqu'au nez. Quand au Tondu, que nous n'avions jamais vu qu'avec un béret, il était méconnaissable et Kafi le regarda en aboyant.

Mais Mady, impatiente de visiter la Tour de Londres, fit abréger les essayages et on quitta les ateliers, pour l'ancienne prison. Il était déjà tard quand

nous en sortîmes. Nous avions hâte de rentrer à Hanover Street.

« Vous n'oubliez pas votre rendez-vous avec le gardien? glissa discrètement le petit Gnafron au fiancé de Margaret.

— Je sais, mais il est cinq heures, l'heure du thé. Personne, en Angleterre, ne manque jamais l'heure du thé. »



Malgré nos protestations, il nous emmena dans un *tea-room* et une serveuse apporta outre le thé, une

montagne de gâteaux, de toasts..., sans parler des coupes de beurre et de confiture.

Une demi-heure plus tard, nous regagnions la voiture pour rentrer au centre de Londres. Tandis que David emmenait James Blackmoor, nous montâmes chez Miss Simson, revenue de voir son père, mais déçue de constater le peu de progrès de son état.

« Le docteur m'a dit, déclara-t-elle, que la mémoire pourrait lui revenir brusquement, au moment d'une forte émotion; mais celui de Lyon m'avait déjà rassurée de cette façon. Je n'y crois plus guère. »

Nous attendîmes, chez elle, le retour de son fiancé. Plus d'une heure s'écoula.

« Je n'approuve pas beaucoup le procédé de David, fit la jeune fille. Il ne se conduit pas tout à fait en gentleman. Ce n'est pas honnête de profiter ainsi du faible de James Blackmoor pour la bière anglaise.

— Sans doute, fit Mady, mais c'est pour vous, pour retrouver les plans. »

Un long moment passa encore. David avait-il arraché des aveux au concierge? L'avait-il conduit à la police? Tout à coup, Kafi dressa l'oreille. Il venait d'entendre des pas dans l'escalier.

« Ecoutez, fit la Guille, votre fiancé n'est pas seul, Margaret. Il monte avec quelqu'un. »

Nous reconnûmes avec stupeur James Blackmoor. Le gardien avait un visage étrange, un visage bouleversé plutôt que celui d'un homme qui a trop bu.

En apercevant Miss Simson., il se précipita vers elle, lui saisit les mains et se mit à parler très vite, sur un ton suppliant :

« *Dear Miss Sïmsan!... I am so sorry!... 1 don't...*»

Nous ne comprîmes pas grand-chose à ce qu'il disait. Mais, à plusieurs reprises, je retins le mot *watch,* c'est-à-dire « montre ».

Il parla ainsi longtemps, d'une voix altérée, avec des larmes dans les yeux. Sa mine n'était plus rébarbative, mais malheureuse. Dans ses mains qui tremblaient, il serrait toujours celles de Margaret. Quand il eut fini, il se pencha vers la jeune fille et, paternellement, avec tendresse, l'embrassa. Après quoi, il sortit en trébuchant, pas en homme ivre à la recherche de son équilibre, mais comme un homme hagard, qui ne sait plus très bien ce qu'il fait.

« J'en étais sûre! » s'écria Margaret, toute pâle, sitôt la porte refermée.

Puis, s'adressant à nous tous.

« Vous n'avez sans doute pas compris ce que disait James Blackmoor, mais vous avez deviné. Ce n'est pas lui le coupable. D'ailleurs, vous voyez, il ne parle pas un mot de français; il n'a

pu rien vous dire. Il affirme n'avoir jamais été en France et ne pas être mêlé à cette affaire.

— Pourtant, la montre, fit le petit Gnafron.

— Il ne l'a pas nié : elle lui appartient, dit David. C'est beaucoup plus compliqué que vous le supposez. Asseyez-vous et écoutez. »

II se laissa tomber dans un fauteuil et raconta la scène avec Blackmoor.

« Nous venions d'arriver au pub et buvions une pinte de bière, au comptoir. Je m'apprêtais à aiguiller la conversation sur votre père, Margaret, quand, d'un seul coup d'œil, je me suis aperçu que la montre de Blackmoor retardait de dix minutes. En plaisantant, je lui ai fait remarquer qu'il avait oublié de la régler sur Big Ben, comme tout Anglais qui se respecte. Il m'a répondu que sa montre, pourtant neuve, ne marchait pas très bien. Elle retardait de trois minutes par jour et il regrettait l'ancienne, perdue le mois précédent.

— Perdue, fit le Tondu, il a dit l'avoir perdue?

— Naturellement, j'ai saisi l'occasion. En faisant semblant de m'intéresser à sa montre, je lui ai demandé comment il l'avait égarée. Ma question n'a pas paru le troubler. Il m'a raconté qu'il se trouvait dans ce même pub avec un ami ou deux. En frottant son poignet contre le rebord du comptoir, le bracelet passablement usé de la montre s'était coupé. Au lieu de mettre

celle-ci dans sa poche, il l'avait posée sur le comptoir, pour mieux voir l'heure car, ce soir-là, il ne voulait pas rentrer tard. Mais, ayant bu un peu trop, il n'y avait plus pensé. Le soir, de retour chez lui, il

s'était aperçu de son oubli. Trop tard. Ni le patron *du* pub ni les serveurs n'avaient rien trouvé. Alors, il. avait acheté une nouvelle montre... mais qui ne valait pas l'ancienne.

— Vous ne pensez pas, coupa la Guille, qu'il inventait une histoire, comme il jouait peut-être la comédie, tout à l'heure?

— Certainement pas, car Blackmoor, et je vous traduis mot pour mot ses paroles, a poursuivi :

« Vous me croirez si vous voulez, Mr. Heddle, mais mon ancienne montre, j'ai cru la reconnaître ce matin entre les mains d'un des jeunes Français qui logent chez Miss Simson. Celui qui possède un si beau chien en a laissé tomber une, à mes pieds, en sortant « son mouchoir, la même montre, avec le même bracelet de cuir. J'ai failli lui demander où il l'avait trouvée. Après tout, c'était peut-être la mienne. J'ai cru l'avoir oubliée au pub, elle était ailleurs. J'avais encore trop bu de cette damnée bière, ce soir-là. Je ne savais plus où j'avais la tête. »

— Evidemment, soupira Mady, l'explication

n'avait pas l'air déguisée. Que lui avez-vous dit, alors?

- Quand j'ai eu la conviction de sa sincérité, à mon tour, j'ai dit la vérité en lui apprenant que sa montre avait été retrouvée à Lyon, sur les lieux de l'accident.

— Comment a-t-il réagi?

— Il a tout d'abord ri de bon cœur, croyant à une plaisanterie. Puis brusquement, il a pensé qu'on le soupçonnait. Il a pâli, sa voix s'est troublée. Il a posé la main sur mon bras en disant :

« Oh! Mr. Heddle, vous ne me croyez pas capable d'une chose si affreuse? Je connais Miss Simson et son père depuis des années. J'ai vu Miss Margaret toute petite, haute comme ça et je l'ai fait sauter sur mes genoux. Non, elle ne peut pas me soupçonner. Ce serait horrible!... Je veux la voir... tout de suite. »

Voilà quelle a été sa réaction et le malheureux, qui aime tant la bière, n'a même pas vidé son verre. Il a voulu m'accompagner ici pour se justifier. Vous comprenez, à présent, le sens de la scène de tout à l'heure. Si, sur le moment, elle ne vous a pas convaincus, vous ne pouvez plus l'accuser.

— Oui, fit le Tondu, en se grattant la tête sous son béret. Blackmoor n'est certainement pas coupable. N'empêche que sa montre a été entre les mains de l'agresseur de votre père, Miss Margaret... et que cet

homme a un complice à Londres, celui qui vous a ligotée dans le grenier. »

Ainsi, nous avions suivi une fausse piste mais tout n'était pas perdu. James Blackmoor était innocent et il pouvait nous aider. Pour se justifier et par affection pour Margaret, il le ferait certainement.

« II faut le questionner, déclara Mady. Il nous dira avec qui il buvait, le soir où il a laissé traîner sa montre sur le comptoir. Il s'agissait peut-être d'un faux ami, d'un individu qui l'invitait pour obtenir des renseignements sur votre père, Margaret, et qui, par-dessus le marché, lui aurait volé sa montre.

— Très juste, Mady, approuva le Tondu. Enfin, je te reconnais, avec tes intuitions. Descendons chez Blackmoor! »





CHAPITRE IX

UN CERTAIN PETER BRADSON

Dix MINUTES plus tard, nous descendions chez le gardien, avec Margaret et son fiancé comme interprètes, puisque Blackmoor ne parlait pas un mot de français et que notre anglais, à nous, était plutôt rudimentaire.

Surpris de cette irruption dans son petit appartement, le malheureux prit une mine décontenancée, croyant que nous allions encore l'accuser d'autre chose.

« Rassurez-vous, lui dit vivement Miss Sim-son, nous venons seulement demander votre aide. Vous pouvez nous être utile pour découvrir le coupable.

- Soit! soupira le concierge, si vous voulez. Posez-moi toutes les questions que vous voudrez.

— Etiez-vous au courant des travaux de mon père? Saviez-vous qu'il venait d'inventer un nouveau métier capable de révolutionner la broderie sur soie?

— Oui, je le savais. Votre père s'arrêtait quelquefois chez moi, pour bavarder. Il m'avait parlé de son invention. Quelques jours avant son

voyage en France, il m'a dit que s'il faisait fortune, il me saurait gré des petits services que je lui rends.

— Et vous en avez parlé à vos amis, ceux que vous rencontrez au pub? »

Le gardien prit un air gêné.

« Excusez-moi, Miss Simson, il se peut que j'en aie parlé. Dans un pub, on ne fait pas toujours attention à ce qu'on raconte... et cette damnée bière anglaise fait si facilement perdre la tête. »

A son tour, David demanda :

« Qui buvait avec vous, le jour où vous avez perdu votre montre? »

Blackmoor gratta sa pomme d'Adam, qu'il avait volumineuse, comme si ses souvenirs allaient sortir de là.

« Je peux dire seulement que c'était le trois juin, le jour de mes cinquante-deux ans. »

Cependant, il réfléchit.

« Attendez!... oui, c'est cela, j'étais avec un nommé Peter Bradson.

— Un ami que vous voyez souvent?

— Un homme qui n'a jamais eu de chance dans la vie, alors comme moi, il se console parfois avec de la bière.

— Il a un métier?

— En ce moment, il travaille dans un restaurant, mais je sais qu'il a longtemps été employé dans le tissage.

— Le tissage? reprit David soudain intéressé. Et vous lui avez parlé de l'invention de Mr. Simson?»

James Blackmoor baissa la tête.

« Il regrettait son ancien métier, alors vous comprenez. Il m'a raconté que, lui aussi, aurait aimé inventer quelque chose. »

Puis, saisissant les mains de Margaret :

« Oui, je lui ai parlé de votre père, mais ce n'est pas lui qui a volé les plans, qui vous a attaquée dans le grenier. Peter Bradson est un honnête homme. La preuve, il m'a toujours rendu ce que je lui prêtais.

— Il a des ennuis d'argent?

— Il n'est pas très bien payé par son patron et il a une nombreuse famille, mais je vous jure qu'il est honnête. Ce n'est pas lui qui m'a pris ma montre. D'ailleurs, je me rappelle, à présent, il y avait beaucoup de monde au pub, et je crois bien que Thomas buvait avec nous.

— Thomas?

— Lui, je le connais depuis moins longtemps, quelques semaines seulement. Il travaille dans une banque et ne manque pas d'argent. Quand nous buvons ensemble, il paie plus souvent qu'à son tour.

— Revenons à Peter Bradson, reprit David. Vous dites qu'il travaille dans un restaurant?

— Pas très loin d'ici, dans le quartier de Soho, à deux pas de Piccadilly Circus, dans un restaurant français qui s'appelle *Le Cochon de lait.*

— Un restaurant français? se récria Margaret. Il parle français?

— Peut-être. »

Très intriguée, Miss Simson se tourna vers nous.

« Vous avez entendu? Ce Peter Bradson travaille dans un restaurant français. Il parle donc votre langue d'une manière courante.

— Alors, demandez-lui, Margaret, fit le petit Gnafron, si Bradson s'est absenté de Londres le mois dernier. »

Blackmoor réfléchit encore et déclara :

« Non, il n'a pas quitté la capitale. Il s'est seulement absenté plusieurs jours à cause d'une de ses filles gravement malade. Il m'a même demandé de l'argent à cette occasion.

— C'était à quelle époque?

— Vers le début ou la mi-juin, si j'ai bonne mémoire. »

J'échangeai un regard avec mes camarades. Peter Bradson avait quitté son travail juste au moment du vol à Lyon. Quelle coïncidence!

Par l'intermédiaire de David, Gorget et Mady posèrent encore plusieurs questions au concierge, mais

celui-ci avait dit tout ce qu'il savait. Il se contenta de répéter sa conviction que Peter Bradson n'était pour rien dans cette affaire. Il ne nous restait plus qu'à le remercier et à sortir.

« Cette fois, se réjouit David, j'ai l'impression que nous sommes sur la vraie piste. Je connais *Le Cochon de lait.* J'y ai dîné plusieurs fois avec des amis. Le patron est accueillant. Il me renseignera sur son employé. Je verrai s'il est le genre d'homme décrit par James Blackmoor et je saurai la date exacte de son absence. »

Puis, prenant les mains de sa fiancée :

« *All right, darling!* Tout va pour le mieux. Ne désespérons plus de retrouver les plans du système. Dès demain matin, je cours à Soho. Pour



l'instant, il est grand temps d'aller dîner à Régent Street. »

II nous entraîna chez lui et, en cours de route, recommanda :

« Surtout, pas un mot à mes parents. Ma mère est très émotive. Elle a tendance à voir des gangsters partout. Elle croirait notre entreprise dangereuse. »

Durant tout le repas, il ne fut question de rien et William Heddle, passionné d'histoire, en profita pour nous faire un cours sur l'origine des chapeaux melons en Angleterre et se lamenter sur leur disparition prochaine.

Il était plus de dix heures quand, sous une

averse, nous revînmes chez Margaret pour rejoindre notre grenier. Très excités par les événements, nous n'avions guère envie de dormir. Pourtant, la chaleur n'était pas incommodante. J'avais presque froid sous mes couvertures.

« Oui, tout va bien, commença Bistèque. Pour moi, c'est clair. Sous son air rébarbatif, Blackmoor est un naïf. Il s'est laissé « embobiner » par Bradson, un bon à rien qui a fait tous les métiers, et n'a pas hésité à lui rafler sa montre.

— Sans parler de l'argent qu'il doit lui soutirer, ajouta le Tondu. Vous avez remarqué qu'il en a emprunté au concierge, au moment où il s'est absenté. C'était peut-être pour payer son billet d'avion.

— Probablement, approuva la Guille. Jusqu'à présent, impossible de savoir s'ils sont plusieurs dans le coup, mais un fait est presque certain. C'est Bradson qui est allé à Lyon. Il parle couramment le français et il a travaillé dans le tissage. En présentant les plans, il était capable d'explications techniques que quelqu'un d'autre n'aurait pu donner. »

Enfin, nous nous endormîmes. Le lendemain, dès sept heures et demie, nous étions déjà debout. Quand, toilette faite, la bande descendit au troisième, Margaret et Mady préparaient le breakfast avec les mêmes délicieux œufs au lard que la veille... mais aussi le même porridge pâteux

et gluant que Kafi fit disparaître avec beaucoup de discrétion.

Le petit déjeuner terminé, nous aidions au rangement de la vaisselle quand le téléphone sonna. Margaret courut vers le récepteur.

« Allô!... Ah! c'est vous David? Que se passe-t-il donc?... Oui, je les préviens. Bien, ils attendront votre retour. Faites bon voyage. »

Et, reposant l'appareil :

« Mon fiancé ne peut pas aller au *Cochon de lait* ce matin. Une machine vient de tomber en panne à la fabrique de feutre que possède son père à Colchester.

— Quand rentrera-t-il?

— Il fera son possible pour être de retour à midi, mais ce n'est pas certain. Colchester est à quatre-vingts kilomètres de Londres. »

Nous nous étions levés avec l'espoir d'avoir tout de suite des renseignements sur Bradson. C'était la déception. Devrions-nous attendre jusqu'au lendemain?

« Et pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes au *Cochon de lait !* proposa Gnafron. Le patron est français, nous nous débrouillerons sans peine.

— En effet, approuva Margaret, faites un tour à Soho. C'est un des plus curieux quartiers de Londres, et si près d'ici. Puisque vous n'avez pas besoin de Kafi, vous devriez me le laisser,

je l'emmènerais de nouveau à la clinique. Mon père aime tellement les chiens. »

Je lui confiai donc Kafi et, suivant ses indications, nous gagnâmes Soho, un étrange quartier peuplé de cabarets, de dancings, de clubs et, surtout, de restaurants. Dans certaines rues ils se succédaient sans interruption : restaurants chinois, français, grecs, turcs, italiens. Malheureusement, nous n'avions pas l'adresse de celui que nous cherchions.

« Adressons-nous à un agent, fit Mady, une belle occasion de voir si nous prononçons l'anglais correctement. »

Le premier policeman qui passait, un *hobby* comme on appelle familièrement les agents à Londres, nous indiqua *Le Cochon de lait* dans une rue parallèle à celle que nous suivions. Nous le découvrîmes de loin grâce à son enseigne représentant un petit cochon rosé et dodu à la queue en tire-bouchon. Neuf heures venaient de sonner. Le restaurant était désert.

« Tant pis, entrons, dit le petit Gnafron. Nous laisserons Mady parler. Elle se débrouille mieux que nous pour interroger les gens. »

Nous attendions depuis quelques instants au milieu de la salle quand le patron apparut. Au premier coup d'œil, il reconnut des jeunes Français. Avec un accent du Midi aussi prononcé que le mien, il demanda :

« Qu'y a-t-il pour votre service, mes pitchounets? »

Du coup, enlevant la parole à Mady, j'expliquai que nous cherchions des renseignements sur l'un de ses employés : Peter Bradson.

« Bradson? C'est que... il n'est pas arrivé. Il ne prend son service qu'à dix heures et demie.

— Tant mieux, nous préférons qu'il ne soit pas là. Nous venons de la part de Mr. David Heddle.

- Ah! le jeune David! Je le connais! C'est un bon client.

- Il n'a pas pu venir. Il voudrait savoir, et nous aussi, qui est au juste Peler Bradson. Pouvez-vous nous dire ce que vous savez de lui?

— Bien sûr, d'autant plus que je n'ai pas à m'en plaindre. Bah! il lève bien un peu le coude, comme on dit en France, mais ça ne lui arrive pas souvent.

- Parle-t-il le français?

— Pas un mot, et je le regrette. Je l'aurais mis au service de la salle à manger au lieu de le laisser à la cuisine à éplucher les légumes ou faire la plonge.

— Depuis quand travaille-t-il chez vous?

— Cela fait plus de deux ans. Il venait, je crois, de Liverpool. Le climat marin ne valait rien à ses enfants. Du moins, c'est ce qu'il m'a dit.

Vous rappelez-vous s'il s'est absenté, au début du mois dernier?

— Quelques jours seulement.

- Vous pourriez nous donner la date exacte? »

Le restaurateur prit un registre, sous son comptoir, le feuilleta et précisa :

« Du 2 au 10 juin. Si ma mémoire ne me trompe pas, un de ses enfants était malade.

- Où habite-t-il? »

Le patron du *Cochon de lait* rouvrit le registre qu'il venait de refermer pour chercher l'adresse de son employé :

« 7 Coalway Street. Si vous ne connaissez pas très bien Londres, c'est assez loin d'ici, dans le quartier des docks, mais c'est direct en métro. »

Et le restaurateur ajouta en riant :

« Seriez-vous venus en Angleterre pour jouer aux détectives? Est-ce tout ce que vous désiriez? Excusez-moi, mes pitchounets, mes fourneaux m'attendent. »

II nous serra la main, m'adressa deux mots en provençal et nous laissa.

« Pas de chance, fit Mady en sortant du *Cochon de lait.* J'ai l'impression que nous suivons encore une fausse piste. Bradson n'a pas menti au gardien, ou il a menti aussi, et de la même façon, au patron du restaurant, ce qui serait surprenant. Un seul point reste à éclaircir : le

vrai motif de l'absence de Bradson du 2 au 10 juin.

— Nous connaissons son adresse, dit le Tondu. Allons nous renseigner auprès de ses voisins. »

II nous restait du temps avant midi. Cependant, nous n'avions jamais pris le métro puisqu'il n'en existe qu'un en France et qu'aucun d'entre nous n'était jamais allé à Paris.

« Tant pis, fit la Guille, c'est trop important. Nous nous débrouillerons! »





CHAPITRE X

UNE « FORMIDABLE » INTUITION

NON, le métro de Londres n'avait rien d'effrayant. Ce n'était, après tout, qu'un train comme les autres qui roulait sous l'immense cité, mais j'avais bien fait de ne pas emmener Kafi; il n'y aurait pas été admis.

Une demi-heure plus tard, nous débarquions à la station indiquée par le restaurateur. Rien de commun entre ce populeux faubourg de Londres et la luxueuse Régent Street. Là, pas de

vieux messieurs en chapeau melon et fleur à la boutonnière, mais des débardeurs, des matelots, des enfants plus ou moins dépenaillés.

Par chance, sur un plan du faubourg, Bistèque repéra tout de suite Coalway Street, tout près de l'endroit où le métro nous avait laissés. Dans cette petite rue, impossible de distinguer l'une de l'autre, autrement que par leurs numéros, les maisonnettes de briques qui la bordaient, tant elles se ressemblaient.

« A présent, comment s'y prendre? fit le Tondu en grattant son crâne chauve sous son béret comme chaque fois qu'il était dans l'embarras.

— Je pense à une petite ruse, fit Mady. Je vais sonner à la maison voisine de celle de Bradson comme si je m'étais trompée. On me répondra qu'il habite à côté et j'en profiterai pour demander des nouvelles de sa fille, celle qui a été malade. Je verrai bien ce qu'on me répondra.

— Et si la personne qui t'ouvrira te dit qu'elle ne connaît pas les Bradson.

— Si un de ses enfants a été très malade, cela doit se savoir, dans le quartier. »

Tandis que nous nous tenions à l'écart, Mady sonna au numéro 9. Une vieille femme vint ouvrir. Elle parut mal comprendre ce que Mady s'efforçait de lui expliquer en anglais car elle

eut un air embarrassé. Enfin, elle désigna la maison voisine et expliqua encore quelque chose en tendant la main, cette fois, du côté opposé. Après quoi, sa porte se referma et Mady revint vers nous en courant.

« Ça y est! J'ai le renseignement. Une des filles de Bradson a réellement été très malade. Elle a été soignée à l'hôpital Saint-Patrick, tout près d'ici.

— Donc, fit le petit Gnafron découragé en fourrageant sa tignasse noire, sur ce point-là, non plus, Bradson n'a pas menti. »

Mais, se reprenant aussitôt :

« Après tout, ça ne l'empêcherait pas d'avoir été en France. Au contraire, la maladie de sa fille pouvait être un prétexte pour quitter son travail. Nous saurons peut-être, à l'hôpital, s'il est venu voir sa fille. »

Cinq minutes plus tard, nous arrivions devant Saint-Patrick. Mady, notre déléguée aux renseignements, eut la chance de tomber tout de suite sur une jeune secrétaire qui avait séjourné à Bordeaux et parlait assez bien le français. Elle se souvenait de la petite Elisabeth, hospitalisée pour une broncho-pneumonie, et que son père venait voir chaque jour pendant que la mère s'occupait des autres enfants.

Ainsi, James Blackmoor avait raison. Bradson, lui aussi, était certainement étranger à l'affaire.



Le pauvre homme avait d'autres soucis en tête que de monter des coups de main.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer au plus vite à Régent Street pour ne pas être en retard. Durant tout le trajet, dans le métro, personne ne souffla mot. Pourtant, j'en restais convaincu, le voleur des plans était un client du pub, un familier de James Blackmoor.

Il était plus d'une heure de l'après-midi quand *la* bande arriva à Régent Street. Qu'allions-nous dire à Mme Heddle, assez stricte sur l'heure des repas ?

« Tant pis, fit Mady, si elle nous questionne, disons tout bonnement la vérité. »



Mais Mme Heddle ne s'était pas inquiétée de notre retard. Pour attendre son fils, elle avait repoussé le lunch d'une demi-heure... en vain d'ailleurs, car David venait de téléphoner, annonçant qu'il ne pourrait pas rentrer à Londres avant l'après-midi.

« Mon fils s'excuse de ne pas vous tenir compagnie, dit-elle, il en est désolé. »

Chacun reprit sa place habituelle autour de la table ovale en acajou et Mady raconta notre expédition dans le quartier des docks.

« Oh! s'écria Mme Heddle, vous êtes allés vous promener dans ces districts malfamés? »

Et, nous voyant suivre des yeux une domestique

en tablier blanc qui allait et venait, elle expliqua :

« Vous excuserez le service, aujourd'hui. Herbert, le maître d'hôtel, n'est pas venu ce matin. Je le suppose souffrant. J'ai dû le remplacer par la femme de chambre. »

Et le repas commença. Mais, notre déconvenue nous avait coupé l'appétit. Nous devions nous forcer pour trouver excellente cette cuisine anglaise plutôt fade à notre goût. Tandis que Mady poursuivait le récit de notre expédition à l'autre bout de Londres, je ne cessais de suivre les allées et venues de la femme de chambre.

Et tout à coup, comme celle-ci retournait à la cuisine avec un plat vide, une idée me traversa l'esprit, si subite, si effarante, que je m'arrêtai de manger, la gorge nouée.

« Qu'as-tu, Tidou? fit la Guille en me voyant m'étrangler.

— C'est vrai, reprit Mme Heddle, vous êtes tout pâle, mon jeune ami. Vous vous sentez mal? »

Oui, je me sentais mal, mais ce n'était pas la nourriture qui m'étouffait. Tous les regards braqués sur moi, je demeurai quelques instants comme paralysé. Enfin, dans un grand effort sur moi-même, je m'adressai à Mme Heddle.

« Excusez-moi. Il n'est pas convenable de se déranger pendant le repas. Serait-il tout de

même possible d'aller voir dans la chambre de votre fils si les plans sont toujours dans l'armoire? »

Instantanément, les visages changèrent d'expression.

« Quoi? se récria Mr. Heddle, vous voulez dire, mon jeune ami, qu'ils n'y seraient peut-être plus?

— Ils s'y trouvaient encore hier, reprit vivement sa femme, incrédule. Souvenez-vous, pendant le repas, mon fils a affirmé les avoir vus, le matin, en ouvrant l'armoire.

— En effet, Mme Heddle..., mais c'était hier.» La bouche ouverte de stupeur, Mady se demanda si je ne perdais pas la tête et le Tondu se gratta furieusement le crâne. Il y eut quelques secondes de silence, puis le père de David se leva.

« *All right!* Allons tout de suite voir! »

La chambre de son fils était située au bout de l'appartement. Il se dirigea gravement vers la bibliothèque et, après quelques tâtonnements, découvrit la clef derrière un volume des œuvres complètes de Shakespeare.

« Vous voyez, mon ami, me fit Mme Heddle sur un ton de reproche, la clef est bien à l'endroit indiqué par mon fils. Par conséquent, rien n'a été touché. »

Je ne répondis pas. Son mari s'avança vers l'armoire, en ouvrit les deux battants, puis introduisit la petite clef dans la serrure de l'unique

tiroir. Soudain, ses traits se contractèrent.

« *My God!...* Les plans!... Us ne sont plus là! » Huit paires d'yeux se braquèrent de nouveau sur moi.

« Tidou! s'écria Mady en me saisissant le bras. Comment as-tu su qu'ils avaient disparu? Comment un voleur se serait-il introduit ici?

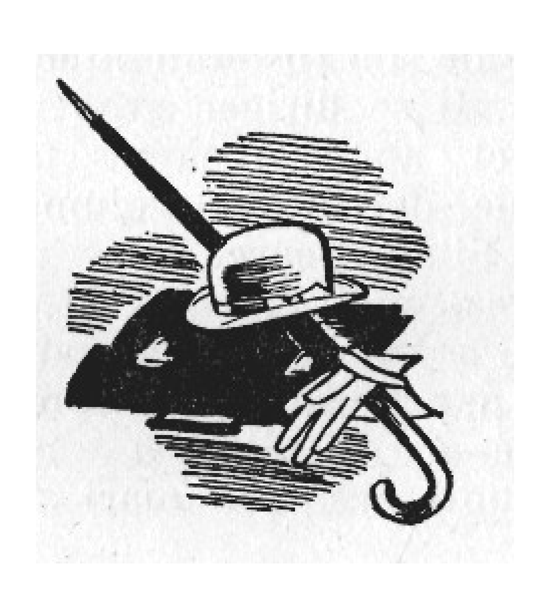
— Il pouvait entrer tous les jours dans cette chambre, le plus simplement du monde.

- Quoi? Le voleur entrait chez nous comme il le voulait? reprit Mme Heddle horrifiée. Moi qui ai toujours eu si peur des gangsters?...

— Rassurez-vous, madame, il n'avait pas l'air d'un gangster. D'ailleurs, vous ne le reverrez certainement plus.

— Mais qui était-ce?

— ... Votre maître d'hôtel! »





CHAPITRE XI

LE MAÎTRE D'HÔTEL

PENDANT quelques secondes, Mme Heddle parut littéralement assommée comme si le plafond de la chambre venait de tomber sur sa tête. Puis, reprenant son souffle, elle s'écria :

« Non, ce n'est pas vrai! Herbert est un homme correct, presque un gentleman. Les plans ne sont plus dans le tiroir, tout simplement parce que David les a cachés ailleurs.

— Excusez-moi de vous contredire, madame Heddle, mais ce n'est guère vraisemblable. Si le tiroir ne renfermait plus rien de précieux, votre fils n'avait aucune raison de replacer la clef derrière les livres de la bibliothèque.

— En effet, fit son mari, David n'a pas l'habitude de cacher ses clefs. Mais pourquoi soupçonner le maître d'hôtel? Il n'est pas le seul domestique dans la maison.

— Oui, Tidou, reprit Mady, pourquoi lui? Vite, explique-toi!

— Tout à l'heure, quand j'ai appris que, sans motif, il n'avait pas pris son service, ce matin, j'ai eu comme un choc. Aussitôt, j'ai fait plusieurs rapprochements

— Quels rapprochements? demanda vivement Mme Heddle.

— Ne s'est-il pas absenté, le mois dernier, pendant plusieurs jours?

— Je ne vois pas le rapport. Son père venait de mourir. Il était normal de prendre plusieurs jours de congé pour l'enterrement.

— Etes-vous sûre qu'il a réellement perdu son père?

— Oh! s'indigna presque Mme Heddle, pourquoi en douter? Il a reçu un télégramme et me l'a montré.

__ En Angleterre comme en France n'importe qui peut probablement envoyer un télégramme.

Rien ne prouve qu'il ne l'ait pas lui-même expédié. »

Et, à mes camarades :

« II a dit avoir fait une chute, pendant son absence, or, souvenez-vous de l'accident, à Lyon. L'homme qui accompagnait le père de Margaret a pu être blessé, lui aussi. On sort rarement indemne d'une voiture qui a fait plusieurs tonneaux. Il l'était même certainement d'après l'ingénieur de la manufacture. « Une drôle de démarche *»,* ce sont les mots qu'il a employés. Autrement dit, l'homme boitait. Et ce n'est pas tout. Toi, Gnafron, qui étais avec moi, tu te souviens certainement d'autres détails du signalement : un homme plutôt grand, d'un blond roux, avec un visage anguleux... comme le maître d'hôtel.

— Non, protesta vivement Mme Heddle, ce signalement ne signifie rien. Des millions d'Anglais ont les cheveux blonds et les traits accusés. »

A quoi je répondis :

« Excusez-moi, madame Heddle, mais celui-ci boitait et bon nombre d'Anglais ne parlent pas notre langue. Votre maître d'hôtel parlait certainement le français.

— Qu'en savez-vous? Il ne prononce jamais un mot, pendant son service, ni en anglais, ni en français.

— Hier et avant-hier, j'ai remarqué qu'il comprenait ce que nous disions. Il a même souri à une plaisanterie de Bistèque.

- C'est vrai, m'approuva Mady. Il suivait ce que nous disions. Mais pourquoi aurait-il attendu jusqu'à présent pour voler les deux feuilles, s'il savait où les trouver?

— Justement, il ignorait la cachette. Il ne l'a su qu'hier. Et c'est ici même qu'il l'a appris.

— Ici? se récria Mme Heddle avec effroi. Quelqu'un, dans la maison, l'aurait donc renseigné? C'est impensable!

— Excusez-moi encore, c'est vous-même qui la lui avez révélée, hier, au moment où vous avez fait préciser à votre fils l'endroit où étaient les plans. Le maître d'hôtel apportait un plat à ce moment-là, et comme il comprend le français!... »

La pauvre femme poussa un cri d'horreur.

« Epouvantable!... Ainsi, pendant deux mois, j'aurais été servie par un... par un... »

Elle ne trouva pas le mot ou n'osa pas le prononcer et se laissa tomber dans un fauteuil.

Alors, son mari et mes camarades, ébranlés par mes arguments, s'inquiétèrent de savoir comment le maître d'hôtel, s'il était vraiment le coupable, s'était procuré la montre de Black-moor. J'expliquai qu'à mon idée il connaissait le concierge mais ne lui avait pas dis son vrai



Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

nom. Peut-être s'agissait-il de ce nommé Thomas qui buvait avec Bradson et Blackmoor, le jour de la disparition de la montre. Et j'ajoutai :

« C'est probablement lui aussi qui a ligoté Margaret dans le grenier. Ce qui expliquerait pourquoi il n'a pas fait entendre le son de sa voix. Elle le connaissait trop bien.

— Quoi? se récria Mme Heddle, toujours dans son fauteuil, Miss Simson a été attaquée? »

Dans mon émotion, j'avais oublié que, devant le chapelier et sa femme, nous n'avions pas parlé de l'agression. Tant pis! D'ailleurs, à présent, mieux valait tout dire. Je racontai ce qui était arrivé à la fiancée de leur fils et ils en restèrent décontenancés.

« Pourquoi n'a-t-elle pas averti la police? dit vivement William Heddle. Je m'en occupe immédiatement. »

II nous entraîne vers le salon et, sur le cadran du téléphone, compose un numéro[1].

« Allô!... Scotland Yard? »

Très vite, en anglais, il explique ce qui se passe chez lui mais, à l'autre bout du fil, une voix l'interrompt. William Heddle fronce les sourcils et hausse le ton. Finalement, il raccroche nerveusement le récepteur, et, tourné vers nous :

« Malchance! Une importante manifestation de dockers a lieu en ce moment sur le port. La

police est sur les dents. Il n'est pas sûr qu'un superintendant puisse venir tout de suite.

— C'est pourtant urgent, fait le petit Gnafron. Si le maître d'hôtel est vraiment le coupable, il doit penser qu'on le soupçonnera dès la découverte du vol. Quel est son nom exact?

-— Herbert Murray.

— Son adresse?

— Il nous en a donné une : 12 Green Street à Lowfield.

— Est-ce loin?

— De l'autre côté de la Tamise.

— Il faut tout de suite courir là-bas, vérifier s'il habite réellement là... ou s'il n'a pas déjà déménagé.

— Je suis désolé, dit le chapelier, il vous faudra attendre le retour de David. Ma mauvaise vue ne me permet pas de conduire une voiture.

— Ne vous inquiétez pas, Mr. Heddle, fait le Tondu, nous nous débrouillerons. Comment filer au plus vite à Lowfield?

— Je crois qu'un des bus qui passent à Piccadilly Circus dessert ce faubourg. Oui, c'est cela, le n° 35. »

Je prie alors Mme Heddle de me procurer un vêtement ayant appartenu à Murray pour le faire flairer à mon chien. Elle s'extirpe à grand-peine du fauteuil où elle s'est de nouveau laissée choir, dans le salon, et se précipite vers l'office.



Elle en revient avec l'habit noir que le maître d'hôtel-gentleman endossait pour son service. Elle a également trouvé ses gants blancs. Sans hésiter, je choisis les gants, moins encombrants, mieux imprégnés de l'odeur.

Alors, nous dévalons l'escalier et courons vers Hanover Street chercher Kafi que Margaret a gardé toute, la matinée. En apprenant que le voleur serait le distingué maître d'hôtel des Heddle, elle reste suffoquée et réclame des explications.

« Pas le temps, Margaret, fait Mady. Il faut que nous filions au plus vite à Lowfield. »

Et nous voilà repartis en courant vers Piccadilly

Circus. A peine atteignons-nous à l'important carrefour qu'un gros bus rouge à deux étages, un 35, s'arrête le long d'un trottoir. Au moment où nous nous précipitons pour monter à l'intérieur, le receveur nous repousse, poli mais énergique :

« *Sorry!... No dogs!...* »

Les chiens ne sont pas admis dans les autobus!... et nous n'aurons pas plus de chance avec le métro.

« Tant pis, allons à pied, propose Bistèque.

— Tu n'y penses pas, réplique Mady. Lowfield est de l'autre côté de la Tamise.

— Alors, prenons un taxi!

— Il nous en faudrait deux, nous n'avons pas assez d'argent sur nous. »

Décontenancés, nous cherchons une solution quand la Guille se frappe le front :

« Attendez! je viens d'avoir une idée... Camouflons Kafi avec l'imperméable du Tondu. »

Le Tondu est, en effet, le seul de nous sept à avoir emporté de Lyon un vêtement de pluie. Il se dépouille de son imperméable et, tant bien que mal, avec un bout de ficelle que Gnafron trouve dans sa poche, j'empaquète mon pauvre Kafi en lui laissant juste un peu de jour pour respirer. Au moment où arrive un second bus, nous nous présentons sans hésiter devant le marchepied. Nous voyant si lourdement chargés, le

receveur écarte les autres voyageurs pour nous laisser passer les premiers. Brave Kafi! Il a compris

qu'il ne devait pas bouger d'une patte, et il se laisse porter comme un vulgaire paquet de linge sale.

Et l'autobus démarre. En plein après-midi, la circulation n'est pas très intense, mais les arrêts se suivent, fréquents. Nous aurions le temps d'admirer Londres à loisir; nous pensons à bien autre chose. Pourvu que Murray soit encore chez lui!

Le voyage est interminable. La Tamise traversée, il se poursuit sur la rive droite et nous laissons derrière nous la fameuse tour de Big Ben avec son horloge géante qui donne l'heure à toute la ville.

« Lowfield? » demande pour la troisième fois Mady au receveur qui ne cesse de jeter des regards soupçonneux sur notre volumineux paquet.

« *Not yet!...* pas encore », répond invariablement l'employé.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, celui-ci lui touche l'épaule du doigt.

« *Lowfield, next stop!* »

« Prochain arrêt », traduit Mady, décidément la plus douée en anglais.

L'autobus à peine arrêté, nous sautons sur le trottoir et je m'empresse de déballer mon

malheureux Kafi qui jaillit de l'imperméable comme un diable d'une boîte. Il s'agit, à présent, de

trouver Green Street au plus vite. Un vieux monsieur à qui Gnafron s'est adressé tend un doigt.

« *Next street but one, on the left,* »

Gnafron n'a rien compris... moi non plus, mais Mady, toujours elle, traduit :

« Prochaine rue sauf une sur la gauche.,. Ça doit vouloir dire la deuxième rue. »

En effet, au second carrefour, une plaque indique Green Street, une voie étroite, bordée de maisons basses, en briques, comme celle de Bradson. Le numéro douze est une sorte d'hôtel qui porte le nom de *Tulip Home : «* Pension des Tulipes. »

« Pour commencer, dit Gorget, demandons simplement si un nommé Herbert Murray habite bien ici. »

La porte d'entrée est ouverte. Nous pénétrons dans un petit hall terminé par un escalier qui monte au seul et unique étage. Une vieille dame aux cheveux blancs, toute menue, vient à notre rencontre, et demande en anglais, bien entendu, ce que nous voulons. Au nom de Murray, elle pointe un doigt vers le plafond, pour nous indiquer une chambre, au premier. Mais, en même temps, elle secoue la tête.

« *Mr. Murray is away.* »

Ce que nous traduisons par : Murray est absent. Mais que signifie exactement « absent »? Le maître d'hôtel est-il sorti pour la journée? A-t-il

définitivement quitté la pension en emportant ses affaires? Une laborieuse discussion s'engage avec la vieille Anglaise. Nous finissons par comprendre que Murray a quitté le *Tulip Home,* ce matin, avec ses bagages et qu'il n'a pas laissé d'adresse.

« II fallait s'y attendre, soupire le petit Gnafron découragé. Le fil de la piste est rompu. Il faudrait un miracle pour le retrouver! »





CHAPITRE XII

LE « TULIP HOME »

LE FIL de la piste est rompu mais, par sa fuite, Murray a fait la preuve de sa culpabilité. Pourquoi aurait-il déménagé, juste ce matin, si ce n'était par crainte d'être retrouvé?

Qu'est-il devenu? En possession des plans, au complet, a-t-il pris le train ou l'avion pour la France? En attendant de partir, se cache-t-il quelque part dans Londres?

Le bouillant Gnafron trépigne, clamant que toute la bande, à part moi, a été stupide de ne pas penser plus tôt au maître d'hôtel.

« Ça crevait pourtant les yeux, bougonne-t-il. Mais que peut la police à présent? Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. »

Cependant, brusquement, la chance tourne de notre côté. Nous revenons sur nos pas pour prendre l'autobus quand la Guille, qui marche devant moi, se retourne brusquement et nous repousse vivement en arrière en s'écriant :

« Vite! cachons-nous! »

Sans chercher à comprendre, nous nous précipitons vers le premier refuge venu : une petite cour dont la grille est entrouverte.

« Je crois que c'était Murray, fait la Guille haletant. Aplatissons-nous contre le mur ; il vient dans notre direction, sur l'autre trottoir. »

Retenant notre respiration, nous attendons. Est-ce bien Murray? Que reviendrait-il faire dans un quartier qu'il a fui? Il est trop intelligent pour ne pas comprendre le danger de réintégrer le *Tulip Home.*

Tout à coup, une silhouette apparaît, en face. Aucun doute, c'est lui. Il semble effectivement retourner à la pension.

« Il a dû oublier quelque chose d'important, murmure Bistèque.

— Ou nous avons mal compris la logeuse, reprend le Tondu. Il n'était pas parti définitivement.

— Peu importe. Surveillons-le de près. » Sitôt l'homme disparu à nos yeux, nous nous

risquons à l'angle de la cour et, par précaution, je fais sentir un des gants blancs à Kafi. Malgré sa demi-infirmité, Murray marche d'un bon pas. Devant le *Tulip Home,* il s'arrête, jette prudemment un regard à la ronde, et s'engouffre dans le vestibule.

« C'est le moment! fait Mady. Appelons un policeman !

— A condition d'en trouver un, réplique Gorget. Nous n'en avons pas vu dans le quartier... et il arrivera trop tard. L'homme ne va sûrement pas s'éterniser à la pension.

— Alors, pas d'hésitation, décide Gnafron, bloquons le *Tulip Home* jusqu'à l'arrivée d'un bobby. Toi, Mady, qui te débrouilles bien en anglais, tâche d'en trouver un et décide-le à te suivre... Emmène la Guille avec loi; il vaut mieux être à deux. »

Tandis que nos camarades s'éloignent, nous rasons les murs en direction du *Tulip Home.* Nous voyant reparaître, la logeuse ne cache pas sa surprise.

« Herbert Murray est ici, fait Gorget en anglais. Nous venons de le voir entrer. Qu'est-il

venu faire? Vous nous aviez dit qu'il avait déménagé. »

Sa prononciation laisse à désirer et la vieille dame comprend mal. Alors, à sa façon, le Tondu reprend la question. La logeuse, cette fois, semble inquiète. Murray l'aurait-il menacée si elle dénonçait sa présence dans cette maison?

Toujours est-il que la vieille dame nous invite avec insistance à sortir. A notre tour, nous faisons semblant de ne pas comprendre. Soudain, tandis que Gorget essaie de lui expliquer que



nous attendons l'arrivée d'un policeman, Kafi, qui après avoir flairé le gant tout à l'heure ne demande qu'à suivre une piste, tire violemment sur sa laisse et m'échappe. Sans hésiter, il bondit vers l'escalier. Je me précipite pour le rattraper. Au moment où, sur la dernière marche, je saisis sa lanière, une porte s'ouvre sur le palier. Le temps d'un éclair, j'aperçois le maître d'hôtel qui s'apprêtait à sortir. L'homme change de couleur, prend un air affolé et referme vivement la porte à double tour. Il m'a reconnu. En tout cas, il ne peut pas ne pas avoir reconnu



Kafi. Comme un fou, je dévale l'escalier :

« Murray!... Il m'a vu!... Il va chercher à se sauver. »

Et, à la logeuse :

« Peut-on sortir de sa chambre autrement que par la porte du palier? »

Naturellement, la vieille dame ne comprend pas. Elle s'inquiète seulement un peu plus de ce qui se passe chez elle.

« Votre pensionnaire n'est qu'un voleur, un bandit, un gangster », répète Gorget.

Gangster! Elle n'a retenu que ce mot et nous regarde, hébétée. Ah! si Mady pouvait arriver tout de suite avec un bobby. Le petit Gnafron enrage.

« Un policeman! Vite un policeman! »

Tout à coup, il aperçoit le téléphone dans l'appartement de la vieille dame. Dernière ressource, il se précipite vers l'appareil pour essayer, comme William Heddle, d'atteindre Scotland Yard. Mal lui en prend. Voyant ce garçon s'introduire de force chez elle, la logeuse se méprend. Croyant sans doute avoir affaire à de jeunes rôdeurs étrangers, elle appelle de toutes ses forces :

« *Help!...* Au secours! »

Des pensionnaires accourent. L'un d'eux, un vieux monsieur distingué qui, heureusement,

parle assez bien le français, nous demande ce qui arrive. Gorget explique que, sans s'en douter, sa logeuse héberge un dangereux malfaiteur et que deux de nos camarades sont à la recherche d'un policeman.

« Un malfaiteur? reprend le vieux monsieur suffoqué. Vous connaissez son nom?

— Herbert Murray!

— *My goodness!* ... Un homme si correct... Vous avez des preuves?

— Nous sommes certains qu'il a commis un vol à Régent Street et probablement une agression.

— Si vous manquez de preuves formelles, la police n'interviendra pas. La police anglaise n'agit pas comme la vôtre. On n'arrête jamais quelqu'un sur de simples soupçons.

— Oh! proteste Bistèque, puisque nous... »

II n'achève pas. Un étrange bruit vient d'ébranler la maison, un bruit venu d'on ne sait où, peut-être du premier. Avec Kafi, qui ne demande qu'à suivre la piste, nous nous précipitons vers l'escalier. A coup sûr, quelque chose vient de se passer dans la chambre de Murray. L'oreille tendue nous nous approchons de la porte. Rien, la pièce paraît vide.

« Essayons d'entrer », propose Gnafron.

Doucement, il fait tourner la poignée de la porte. Celle-ci est fermée à clef, comme il fallait s'y attendre. Le Tondu veut l'enfoncer d'un coup d'épaule ; le vieux monsieur intervient vivement.

« Surtout, ne fais pas une chose pareille. Vous pourriez tous avoir de graves ennuis. »

Heureusement, au même moment, nous parviennent les voix de Mady et de la Guille. Ils ont trouvé un hobby, un grand gaillard haut de deux mètres, qui bredouille seulement quelques mots de français. Le vieux monsieur lui traduit ce que nous venons d'expliquer. L'agent déclare qu'il n'a pas le droit de fouiller un domicile, même quand ce n'est qu'une chambre de pension de famille. Poliment, il se contente de frapper à la porte.

« C'est évident, il ne répondra pas, fait le petit Gnafron excédé. D'ailleurs, je mettrais ma main au feu qu'il a filé au moment où nous avons entendu ce bruit, tout à l'heure. »

Embarrassé, le policeman soulève son casque et se gratte la tête. Comment pénétrer dans cette chambre sans enfreindre la loi? Soudain, une idée lui vient. S'il n'a pas le droit, en tant que policier, de pénétrer chez quelqu'un qui refuse d'ouvrir, la logeuse, elle, peut le faire, ne serait-ce que pour mettre de l'ordre dans la pièce. Elle doit d'ailleurs avoir en double la clef de cette chambre. Il invite donc la vieille femme à descendre chercher cette clef et à ouvrir elle-même..., ce qu'elle fait d'une main tremblante.

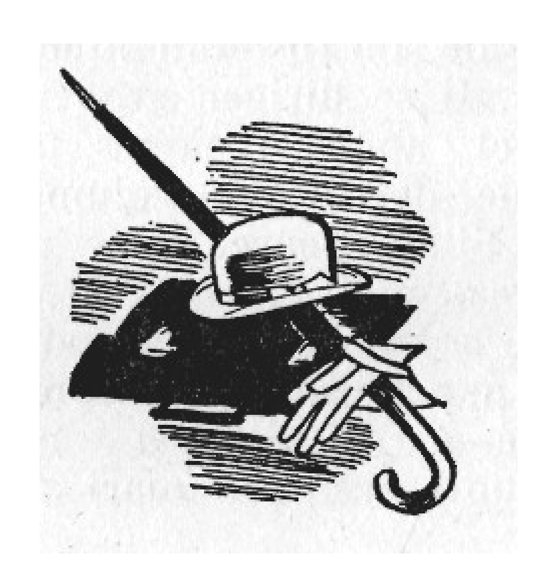
« Personne! » crie Gnafron, en se précipitant dans la pièce.

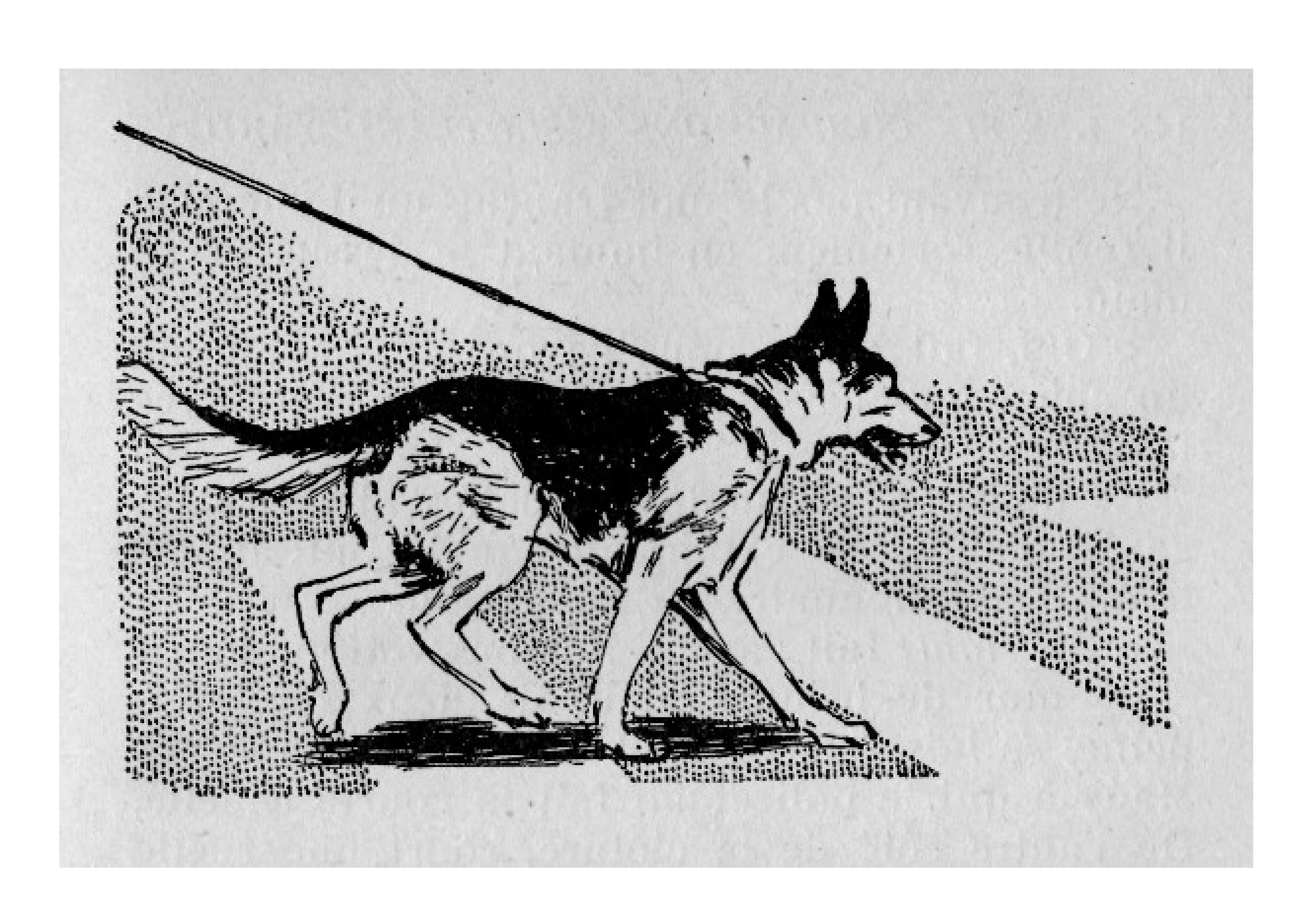
Par où l'homme s'est-il sauvé? L'unique fenêtre donnant sur la rue est restée fermée. Mais, poussant la porte du cabinet de toilette, le Tondu s'écrie à son tour :

« II s'est sauvé par ici!... »

Au fond du réduit, plusieurs lames de vieux plancher ont été arrachées. L'homme s'est laissé tomber par le trou jusqu'au rez-de-chaussée. C'est le bruit de sa chute que nous avons entendu tout à l'heure. Cette fois, le bobby réagit. Il réclamait un flagrant délit, le voici : dégradations à l'intérieur d'un immeuble. Il est en droit de demander des comptes à leur auteur.

Alors, au risque de défoncer les marches branlantes, il dévale l'escalier en nous invitant à le suivre.





CHAPITRE XIII

BRAVO, KAFI!

NATURELLEMENT, aucune trace du Murray dans ii la buanderie où il a atterri... mais une porte donnant sur une courette est restée grande ouverte. L'homme s'est échappé par là. Il suffit de voir Kafi se précipiter au bout de la cour, et se dresser contre le mur de clôture, pour s'en convaincre.

« Quoi? fait le policeman en regardant mon chien, il est capable... de... de... »

Ne trouvant pas le mot français qu'il cherche, il renifle fortement en humant le dessus de sa main.

« Oui, fait Mady, nous l'avons dressé comme un chien policier. Il peut suivre une piste, très loin. »

Et pour en persuader le hobby, je sors les gants blancs, en expliquant qu'ils ont appartenu au pensionnaire du *Tulip Home.*

« *AH right!* fait l'agent. Suivons votre chien. »

Le mur de briques, haut de deux mètres à peine, se laisse facilement escalader, même par Mady à qui le policeman fait la courte échelle. De l'autre côté de la clôture, court une ruelle qui dessert les petits jardins de la rangée de maisons. La truffe au ras du sol, la queue battante, Kafi nous entraîne jusqu'à son extrémité, c'est-à-dire à l'endroit où elle débouche sur une rue perpendiculaire à Green Street.

« Attention, Kafi! Ne nous égare pas! »

Tirant toujours sur sa laisse, mon chien ne marque aucune hésitation. La chaussée traversée, il suit le trottoir d'en face. Puis, au bout d'une centaine de mètres, il s'arrête et ne sait plus quelle direction prendre.

« Regardez! fait le Tondu, nous sommes sous un panneau d'arrêt d'autobus. Murray a couru ici en attendre un. La piste est coupée. »

En effet, mon brave Kafi va, vient sur le trottoir

et me regarde d'un air lamentable. A tout hasard, cependant, je l'invite à s'écarter du poteau et, tout à coup, il tire de nouveau sur la laisse. Il m'attire vers la droite, c'est-à-dire dans le sens de marche de l'autobus. A-t-il retrouvé l'odeur de l'homme même si celui-ci poursuivait son chemin en voiture? Je ne doute pas des possibilités de Kafi. Tout de même, la prouesse serait par trop extraordinaire. Mais, soudain, Mady s'écrie :

« Je crois comprendre, Tidou. L'homme s'est arrêté près du poteau pour attendre un bus, mais aucune voiture n'arrivait. Pris de peur, il a préféré poursuivre son chemin à pied jusqu'au prochain arrêt où il se sentait plus loin de Green Street.

— Très juste, Mady, approuve Bistèque. Malheureusement, à l'arrêt suivant, la trace sera définitivement perdue.

— Allons quand même jusque-là. »

Et nous voici repartis derrière mon chien. Cependant, le bobby, lui. commence à s'inquiéter.

« Vous croyez que votre chien?... si loin?... » A grandes enjambées, sans courir lui, il nous suit et, quatre cents mètres plus loin, nous apercevons un nouveau panneau d'arrêt pour les autobus. Je freine l'ardeur de Kafi, certain de le voir encore embarrassé. Pas du tout. Sans prendre

le temps de flairer à droite et à gauche, il continue son chemin.

« Tant mieux! fait le Tondu. Murray n'a pas non plus pris l'autobus ici parce que cela n'en valait plus la peine... Autrement dit, il n'allait pas très loin d'ici. Continuons. »

Cette fois, le policeman renonce à nous croire. Il comprend mal nos explications et se demande si nous ne sommes pas en train de lui faire faire le tour de Londres à une allure de marathon. Mady a toutes les peines du monde à le décider à continuer la poursuite.

« Regardez notre chien, insiste-t-elle, il n'a pas perdu la piste. Je vous le répète, c'est un chien extraordinaire »

Nous dépassons ainsi un nouvel arrêt d'autobus que Kafi semble ignorer. Depuis Green Street, nous avons parcouru plus de un kilomètre quand enfin mon chien s'arrête. Pas de panneau d'arrêt d'autobus à cet endroit, mais un passage pour piétons, tracé sur la chaussée.

« Nous touchons au but, affirme Mady. L'homme a piétiné quelques instants ici pour attendre un arrêt du trafic afin de traverser la rue. Or, en face, aucun carrefour. Par conséquent, il n'a pas changé de direction pour prendre une autre rue. Conclusion, nous sommes proches de l'endroit où il se rendait. »

Le raisonnement est subtil, trop difficile à

expliquer au policeman qui, à présent, se contente de suivre sans chercher à comprendre.

Pourtant, Mady a raison. A peine a-t-il fait cinquante mètres sur l'autre trottoir, que, brusquement, Kafi oblique vers une maison et s'arrête devant la porte.

Est-ce un hasard? L'immeuble abrite encore une pension de famille qui porte, elle aussi, un nom de fleur : *Daisy Boarding House : «* Pension des Marguerites. »

« C'est cela, dit la Guille. Son coup fait, il ne savait où se cacher. Il a cherché une maison du même genre. »

Le policeman, lui, reste sceptique, persuadé qu'un chien, même parfaitement dressé, n'aurait pu suivre sans se tromper une aussi longue piste. Il se décide tout de même à sonner. La porte s'ouvre sur une vieille petite dame qu'on, prendrait pour l'autre logeuse sans les lunettes d'écaillé qui chevauchent son nez.

A la vue de ce policeman, deux fois plus haut qu'elle, elle s'inquiète de ce qui a bien pu motiver la venue d'un agent. Notre bobby lui demande courtoisement si parmi ses nouveaux pensionnaires, elle ne compte pas un nommé Herbert Murray.

« Murray? répète la vieille femme en secouant la tête. Je n'ai pas de Murray chez moi. Je n'en ai même jamais eu. »



Mon chien, lui, qui me tire vers l'escalier, au fond du vestibule, semble prouver le contraire. S'il ne tenait qu'à moi, je m'empresserais de le suivre mais, nous venons de le voir, la police anglaise prend toutes sortes de précautions avant d'agir.

« La pension n'occupe sans doute pas entièrement l'immeuble, fait Bistèque, l'homme s'est peut-être réfugié chez quelqu'un d'autre, chez un complice.

— Ou il a donné un faux nom, reprend Gorget. »

Poliment, le bobby invite la logeuse à lui présenter le registre sur lequel elle est tenue de

consigner l'identité de ses pensionnaires avec les dates d'arrivée et de départ.

« Entrez! dit la vieille dame. Vous le consulterez dans le living-room, vous serez plus à l'aise. »

Nous pénétrons dans une pièce encombrée de bibelots et, sans doute pour que personne, parmi les habitants de l'immeuble, ne sache que la police enquête chez elle, la logeuse referme avec précaution la porte derrière nous.

« Regardez tout de suite à la dernière page », fait Mady.

Penchée sur le livre, à côté du bobby, elle relève le dernier nom, inscrit le malin même : Harold Marland.

« C'est lui ! s'écrie-t-elle. Il a pris un autre nom... mais en gardant les mêmes initiales, peut-être à cause de son linge marqué d'un H et d'un M.

— Hein?... Que dites-vous? » fait le bobby.

Mady n'a pas le temps de traduire son explication. Brusquement, mon chien vient de tirer sur sa laisse en direction de la porte.

Kafi a entendu du bruit dans le vestibule!

Nous nous précipitons... juste à temps pour voir la porte donnant sur la rue se refermer. Ni le Tondu, ni moi ne parvenons à la rouvrir. La vieille dame doit elle-même intervenir pour faire fonctionner l'antique système de verrouillage.

Le premier, le petit Gnafron bondit dehors et pousse un cri : « Murray!... »

Malgré sa jambe raide et la valise qui l'encombre, le maître d'hôtel a pris de l'avance. Il nous avait certainement vus entrer. Dès qu'il nous a sus dans l'appartement de la logeuse, il est descendu à pas de loup pour prendre la fuite. Cette fois, le bobby n'hésite plus. Nous nous élançons derrière lui.

« Toi, Mady, fait le Tondu, reste en arrière. On ne sait jamais ce qui peut arriver. »

II ne croit pas si bien dire. En effet, alors que nous ne sommes plus qu'à trente mètres de lui, le fuyard se retourne et brandit un revolver.

« Attention! » crie la Quille.

Un coup de feu claque, puis un second. Instinctivement, nous nous sommes plaqués contre une maison. Personne n'a été touché. Du geste, le bobby nous invite à rester où nous sommes, puis il s'élance de nouveau vers le maître d'hôtel qui s'est remis à courir. Mais, c'est plus fort que nous. Nous repartons nous aussi.

« Pourquoi le policeman ne tire-t-il pas, puisqu'il est en danger, fait le Tondu.

— Les policiers anglais ne sont jamais armés, répond Gorget. Miss Simson l'a dit. »

Cela n'empêche pas notre courageux bobby

de continuer sa poursuite. Une seconde fois, le bandit se retourne pour faire feu.

« Le misérable! enrage Gnafron. Il va finir par l'abattre. »

Mais, tout à coup, je pense à Kafi. A Lyon, avec un pistolet à amorce, je lui ai appris à se méfier des balles et à se protéger d'un tireur en courant par bonds désordonnés comme un lièvre. Je me penche vivement vers lui et lui fais signe, avec la main, qu'il doit aller désarmer l'homme en courant en *zigzag*.

« Va, Kafi!... et ne le lâche plus. »

Mon brave chien part en flèche, d'abord tout droit. Puis il exécute de grands bonds à droite, à gauche. Il rattrape le bobby et le dépasse. Encore quelques mètres et il rejoindra le fuyard. Murray l'a vu, mais ne se méfie de rien, car l'intelligent Kafi, au lieu de lancer son attaque de front, fait semblant de dépasser l'homme qui vient de se retourner une fois de plus pour tirer. Mon cœur bat à tout rompre. Cette fois, le bobby est si proche que le bandit ne le manquera pas.

Mais, au même moment, d'un bond fantastique, Kafi se jette sur le bras du tireur. Le coup est parti quand même... cependant, une fraction de seconde trop tard. Déviée, la balle atteint seulement le bobby à la cheville. Sa course stoppée, le policeman vacille et s'affaisse sur le

trottoir, tandis que Kafi, acharné à secouer le bras droit du tireur, réussit à faire tomber l'arme hors de portée du misérable.

« Plus rien à craindre! hurle Gorget. Allons-y! »

Aux prises avec Kafi, l'homme essaie de se défendre avec sa valise en guise de bouclier. Peine perdue. D'ailleurs, nous sommes là, rejoints par des passants. Tandis que Mady se précipite avec des gens du quartier, pour secourir le blessé, la lutte se poursuit pour maîtriser le maître d'hôtel. Elle ne sera pas longue car le plus dangereux de la besogne, c'est Kafi qui l'a accompli. Saisi de toutes parts, le stylé maître d'hôtel de Mme Heddle comprend vite l'inutilité de toute résistance. Et, ironie, c'est Kafi, à présent, qui doit le défendre contre la fureur des témoins du drame.

Enfin, une ambulance surgit, se frayant à coups de sirène un passage à travers la foule qui grossit de minute en minute. Deux infirmiers et un médecin entourent le blessé, qui a réussi à se relever, et se tient debout sur un pied. Il ne paraît pas trop souffrir, heureusement.

« *Thank you!* » nous fait-il en s'efforçant de sourire.

Puis, cherchant Kafi des yeux :

« Votre chien?... Où est-il?... Il m'a sauvé la vie... Je veux le remercier. »

Avant d'être hissé dans l'ambulance, il caresse la brave bête en répétant :

« *Thank you, my good fellow!...* Merci, mon copain! »

Mais, à peine sommes-nous revenus de nos émotions, que deux nouvelles voitures débouchent dans la rue, des voitures de la police, celles-ci. Tandis que la première emmène le prisonnier, un policier en civil nous invite tous à monter dans la seconde, avec Kafi.

« Où nous conduit-on? demande Mady encore toute pâle.

- A Scotland Yard! »

Scotland Yard!... Le fameux Scotland Yard des romans policiers qui me donnaient le frisson, le soir, dans mon lit, à Lyon. Ah! si jamais j'avais pensé qu'un jour!...





CHAPITRE XIV

SCOTLAND YARD

LE GRAND PONT de Westminster traversé, notre voiture oblique à droite vers les quais, puis exécute un savant virage avant de stopper devant un immense bâtiment tout neuf : le nouveau Scotland Yard qui, depuis peu, remplace l'ancien siège de la police londonienne.

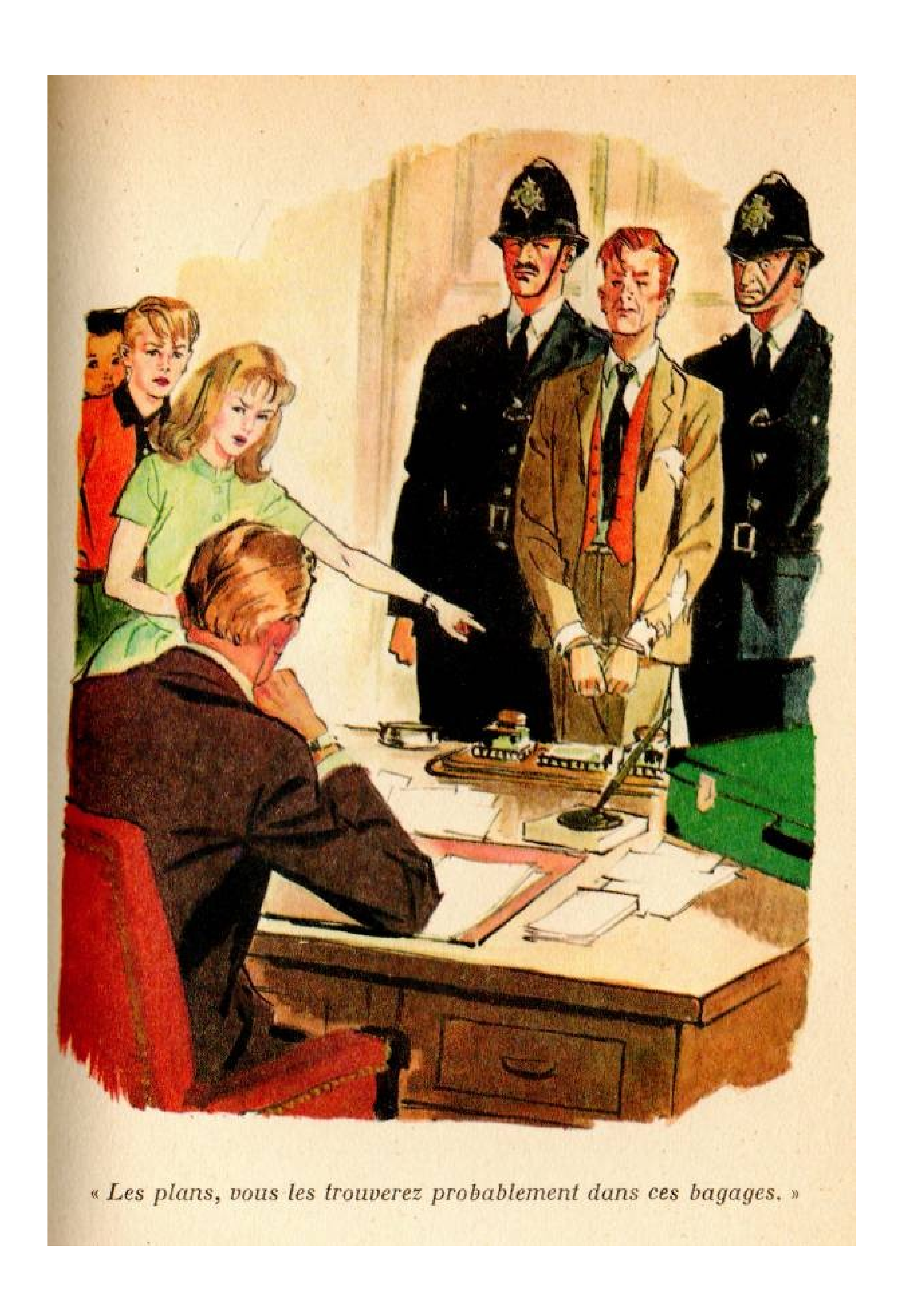
Le policier en civil qui nous accompagne, et que tout le monde appelle respectueusement Monsieur le superintendant (l'équivalent sans

doute d'un commissaire), nous invite à descendre et à le suivre. Par un ascenseur, nous arrivons au sixième étage dans un vaste bureau bien éclairé, orné d'un grand portrait de la reine. Murray est déjà là, encadré de deux *hobbies,* encore plus grands que le nôtre. Impassible, il a repris son air digne de maître d'hôtel stylé et nous regarde sans sourciller.

Impressionnés par les lieux, nous nous faisons tout petits, et mon courageux Kafi a Fair de se demander s'il a été bien inspiré en déchirant les vêtements de celui qui allait et venait, majestueux, dans la salle à manger de Régent Street.

Le superintendant nous fait placer à gauche de son bureau, tandis que les deux gardes du corps amènent Murray devant lui. Nos identités déclinées, nous sommes invités à décrire la scène au cours de laquelle le *constable* (c'est le vrai nom d'un agent de police, en Angleterre) a été blessé. Avide de détails précis, le superintendant pose question sur question, d'un ton sec qui nous intimide.

Plutôt que de parler tous à la fois, nous laissons Gorget décrire les événements, ce qui n'est pas facile. Heureusement, il le fait en français, car un jeune interprète a été appelé. Par moments, le superintendant fronce les sourcils et, se tournant vers l'interprète, lui demande s'il ne se trompe pas dans sa traduction, tant



« Les plans, vous les trouverez probablement dans ces bagages. »

cette affaire de plans volés paraît invraisemblable.

« Voyons, fait-il, cet homme aurait pris de tels risques pour les plans d'un simple métier à broder? C'est incroyable!

-— C'est que, intervient Mady, l'industriel de Lyon était très intéressé par le projet. Nous l'avons vu. Il en offrait une grosse somme. Le maître d'hôtel savait qu'il pouvait en retirer une fortune. »

Et, désignant la valise de Murray, déposée sur le bureau :

k Les plans, vous les trouverez probablement dans ces bagages. *»*

Le superintendant regarde durement Mady, signifiant qu'il n'aime pas recevoir d'ordres. Cependant, il commande à un policeman de vérifier le contenu de la valise verte dont Murray se servait comme d'un bouclier contre les attaques de Kafi. Le constable en retire du linge, entassé à la hâte, des objets de toilette, mais rien de plus. Nous nous regardons, atterrés. Interrogé, le maître d'hôtel feint l'ignorance. Il n'a jamais entendu parler de ces plans.

«Il ment! proteste avec énergie le petit Gnafron. Les deux feuilles, celles qui manquaient au voleur, ont disparu pendant que cet homme se trouvait chez -Mr. William Heddle. La veille, il avait appris où elles se trouvaient.

Il les a prises dans le tiroir d'une armoire. » Cette assurance qu'aucune preuve ne justifie, ne plaît guère au superintendant qui invite sèchement Gnafron à ne donner que des faits contrôlables. Cependant, il demande à Murray dans quelles circonstances il a quitté son service, la veille, chez les Heddle.

« J'étais souffrant, explique le maître d'hôtel. Je regrette de n'avoir pu prévenir Mme Heddle; ma logeuse ne permettait pas qu'on utilise son téléphone.

— Alors, pourquoi vous, sauviez-vous, si vous n'aviez rien à vous reprocher... et pourquoi avez-vous été pris de panique au point de tirer sur un policeman.

— La peur, monsieur le superintendant, simplement la peur. Je... je regrette ce que j'ai fait. D'ailleurs, je ne le visais pas, je voulais seulement l'obliger à abandonner sa poursuite.

— Il ment! ne peut s'empêcher de reprendre le petit Gnafron. Les plans ne sont pas dans sa valise parce qu'il a quitté la pension précipitamment. Il les avait dans sa chambre; il n'a pas eu le temps de les récupérer.

~- Oui, monsieur le superintendant, dis-je à mon tour. II faudrait-visiter cette chambre. Si les plans y sont, mon chien saura les trouver, comme il a retrouvé la piste du voleur et l'a suivie sur plus d'un kilomètre. »

Le commissaire réprime un mouvement d'humeur, mais visiblement mon chien l'intéresse. Finalement, il désigne deux agents pour m'accompagner, avec Kafi, jusqu'à la pension.

Un quart d'heure 'plus tard, la voiture nous dépose devant la porté de la logeuse qui, affolée, se demande quel bandit se cache encore chez elle. Nous grimpons aussitôt dans la chambre de Murray, an second. L'homme n'a pas eu le temps de rassembler toutes ses affaires. Du linge, un parapluie, une paire de chaussures ont été oubliés. En revanche, aucun papier dans les tiroirs d'une armoire et d'une commode à dessus de marbre. Alors, aussi robustes que des déménageurs, les policemen déplacent tous les meubles, espérant découvrir quelque chose. Rien... et rien non plus derrière les tentures de la fenêtre. Dernière cachette possible : les papiers peints, décollés par endroits. L'homme aurait pu glisser les feuilles entre la vieille tapisserie et le mur. Nous promenons nos doigts partout, en vain. :
Mais, tout à coup, en me retournant, je vois Kafi rôder autour de la commode. Qu'a-t-il flairé? L'un après l'autre, j'enlève du meuble les tiroirs déjà visités.

« Tu te trompes, Kafi, il n'y a rien. »

Pourtant, mon chien insiste. La tête relevée, il flaire avec application le dessus de la vieille

commode. Une idée me traverse l'esprit. Par gestes, je fais comprendre aux policemen que j'aurais besoin d'un tournevis.

« *Yes! »* me fait l'un des deux hommes en sortant son couteau, muni de plusieurs lames et petits outils.

Délicatement, j'entreprends d'enlever les quatre vis qui main tiennent le marbre. La plaque à peine déplacée, je pousse un cri de triomphe.

« Les plans! »

Les feuilles paraissent au complet. Il y en à onze au total. Ahuris, émerveillés par lé flair de Kafi, les deux hobbies flattent mon brave chien qui frétille de la queue, conscient d'avoir fait une importante découverte.

Il ne nous reste plus qu'à rentrer à Scotland Yard. A une vitesse folle, la voiture nous ramène sur les bords de la Tamise. Le premier, je fais irruption dans la salle et m'arrête sur le seuil, surpris d'y découvrir Miss Simson et son fiancé ,qui, je l'apprendrai plus tard, ont été avertis en mon absence par téléphone. En apercevant les plans, Margaret se précipite pour les compter.

« Oui, ils sont tous là! V

Cette fois, le commissaire se décide à nous prendre au sérieux. Devant là façon dont Kafi a retrouvé les feuilles sous le marbre, il reste confondu et lancé à notre chien un regard plein d'admiration.

« La preuve est faite, lance-t-il à Murray, et nous comprenons, à présent, pourquoi vous n'avez pas emporté ces plans en fuyant. Les enlever de leur cachette vous aurait pris trop de temps. Mais vous ne désespériez pas de les retrouver un jour. »

Le maître d'hôtel ne peut plus nier. Alors, changeant de tactique, il rejette la responsabilité du vol sur un complice.

« Ces plans m'ont été remis par un ami, explique-t-il.

— Quel ami?



— Le gardien de Harry Simson. C'est lui qui a tout organisé. »

Une soudaine colère monte au visage de Margaret.

« Oh! c'est trop fort! Je connais James Blackmoor, monsieur le superintendant. C'est un honnête homme. Il était au courant des travaux de mon père mais il n'aurait jamais monté un coup pareil. S'il est complice, c'est sans le vouloir. Le maître d'hôtel lui a extorqué des renseignements sur l'invention.

— Il faut que nous entendions cet homme, déclare le superintendant.

— Je le souhaite, approuve Miss Simson. Et il faudrait aussi que vous entendiez mon père.

— Vous avez dît qu'il était dans une clinique, et qu'il a perdu la ,mémoire.

— Ce matin, quand je l'ai quitté, il allait mieux. Je suis certaine que s'il revoyait son agresseur, il se souviendrait de lui. Me permettez-vous d'aller les chercher tous les deux?

— *Ail right !* » approuve le commissaire.

Il fait signe aux deux hobbies qui m'ont accompagné de suivre la jeune fille et de l'emmener, au plu» vite, dans la voiture de la police. Puis faute de pouvoir tirer un mot de l'impassible maître d'hôtel, il nous demande de reprendre l'affaire, depuis le début, pour se faire une idée du rôle joué par Murray.

Mais le silence se fait de nouveau dans la salle. Miss Simson vient d'arriver, avec son père, au regard

encore vague et James Blackmoor, visiblement troublé. L'instant est impressionnant. Lentement, appuyé au bras de sa fille, Harry Simson s'avance. A la vue de Murray, il s'arrête. Pendant quelques secondes il fixe étrangement le maître d'hôtel puis tend vers lui un doigt tremblant.

« C'est lui! s'écrie-t-il soudain. C'est lui! »

L'émotion a été si forte que l'inventeur chancelle, très pâle, prêt à défaillir. Un policeman lui apporte une chaise. Ainsi, les médecins avaient raison, il a suffi d'une violente émotion pour renouer, dans l'esprit du blessé, les fils coupés de la mémoire.

« C'est lui, reprend l'inventeur, le doigt toujours tendu. Je me souviens, à présent, je me souviens de tout... »

Le moment est poignant. La main sur l'épaule de son père, Margaret a les yeux pleins de larmes et le superintendant, lui-même, cache mal son émotion. Donnant à Harry Simson le temps de se remettre, le commissaire s'adresse à Blackmoor.

« Murray vous a accusé d'être son complice. D'après lui, c'est vous qui auriez monté cette affaire. Qu'avez-vous à répondre? En tout cas, un fait est certain, votre propre montre a été

trouvée en France, à Lyon, sur les lieux de l'accident.

— Oh! monsieur le superintendant, bredouille le gardien, je vous jure que... que... »

II n'achève pas. Paralysé par l'indignation, il s'effondre sur une chaise.

« Laissez ce pauvre homme tranquille, dit alors Harry Simson, dont le visage a retrouvé des couleurs. Je réponds de son honnêteté. Vous comprendrez mieux quand je vous aurai tout expliqué. »

Le père de Margaret passe la main sur son front, respire profondément et commence :

* Voilà, monsieur le superintendant comment les choses se sont passées. »

Nous nous serrons autour de l'interprète pour ne pas perdre un mot de sa traduction.

« Oui, reprend Harry Simson, je reconnais cet homme et mes souvenirs, croyez-moi, sont redevenus parfaitement clairs. Cet individu était monté dans le même avion que moi, au *London Apport.* Je ne l'avais évidemment pas remarqué, puisque je ne l'avais jamais vu. A l'arrivée, ïes formalités terminées, j'allais monter dans la voiture qui m'attendait, quand il s'est présenté^ d'une manière très correcte, disant qu'il avait retenu, lui aussi, une voiture sans chauffeur mais qu'il ne l'avait pas trouvée sur le parking. Sans méfiance, je lui ai proposé,

comme il s'y attendait, de remmener jusqu'au centre de la ville. H s'est .assis à mon côté et j'ai démarré. Il m'a alors expliqué que, représentant d'une

importante fabrique de tissus de Manchester, il venait pour affaires à Lyon et que la valise qu'il tenait sur ses genoux, contenait des échantillons. Puis, tout à coup, alors que nous traversions un endroit désert, il dit vivement :

« Attention! ralentissez! la route est barrée « devant nous. » Oui, ce sont bien ses paroles exactes. Je me suis penché en avant pour découvrir l'obstacle que je ne voyais pas. Au même moment, j'ai reçu un violent coup sur la tête. Instinctivement, au lieu de me protéger, je n'ai pensé qu'à rattraper le volant qui s'était échappé 'de mes doigts. Un second coup, plus fort, m'a fait perdre connaissance... Quand je suis revenu à moi, j'étais dans une chambre d'hôpital, tous souvenirs effacés. Mais à présent, monsieur le superintendant, ma mémoire est revenue, parfaitement limpide. Cet homme est bien mon agresseur... et il se trouvait dans le même avion. Il savait donc que je partais en France ce jour-là et pour quelle raison. »

Aussi bouleversés que Margaret et David, "nous n'avons pas perdu un. mot de la traduction.

« Cher daddy, murmure la jeune fille, en

embrassant son père, je savais qu'un jour, tu redeviendrais comme autrefois. »

Cependant, laissant Harry Simson se remettre de cette longue explication, le superintendant se retourne vers le gardien qui continue de baisser la tête, accablé.

« Nous voulons bien admettre, Blackmoor, que vous n'êtes pour rien dans cette affaire, cependant, vous connaissiez l'accusé, et il était en possession de votre montre.

— Pardonnez-moi, monsieur le superintendant, je le reconnais, mais n'y suis pour rien. C'est... c'est la faute de la bière.



— De la bière?

— De la damnée bière anglaise. Mais je vous le jure, c'est fini; jamais plus je n'y goûterai.

— Expliquez-vous!

— C'est arrivé un jour dans un pub, près de Piccadilly. Cet individu s'ennuyait. Il m'a offert une pinte de bière pour lui tenir compagnie... et il m'a encore invité le lendemain... et les jours suivants. Vous comprenez, monsieur le superintendant...

— Je comprends que vous aimez boire et que vous ne refusez jamais un verre.

— Ah! si j'avais su que cet homme m'invitait pour me faire parler! Je le reconnais, je lui ai dit des choses que j'aurais dû garder pour moi. Il m'avait dit s'appeler Thomas, être employé dans une banque. Il buvait avec moi et un nommé Bradson le jour où j'ai perdu ma montre. A présent, je suis sûr, c'est lui qui m'a volé ma montre. Oui, c'est à cause de cette damnée bière.

— Suffit, coupe le commissaire, nous avons compris. »

Et, revenant à Murray :

« Ainsi, avant de tirer sur un policeman, vous aviez déjà commis une agression. Est-ce James Blackmoor qui vous avait signalé le voyage de M. Simson en France? »

Une fois de plus, nous nous rassemblons autour de l'interprète, anxieux de tout savoir.

Murray, qui se sent perdu à présent, pense que le reste n'a plus beaucoup d'importance et, d'une voix sèche, il commence :

« Quand je suis arrivé à Régent Street, j'ignorais tout de cette invention. J'ai appris l'existence des plans en faisant mon service de la salle à manger. C'est alors que l'idée m'est venue... »

II raconte alors qu'un jour où Margaret déjeunait chez les parents de son fiancé, elle avait parlé du projet de son père de se rendre en France pour vendre ses plans. Il avait ainsi appris que Harry Simson comptait en obtenir une forte somme mais que, pressé par le besoin d'argent, il avait négligé de prendre d'abord un brevet d'invention, à cause de la longueur des formalités.

Toujours au cours de son service, Murray, qui s'était arrangé pour faire la connaissance de Blackmoor, avait appris la date fixée pour le départ de l'inventeur. N'ayant pas réussi à s'introduire dans le grenier pour s'emparer des plans, il avait décidé de commettre son vol au moment du départ pour la France, entre Hano-ver Street et l'aérodrome. Là aussi, son projet s'était trouvé déjoué. Au dernier moment, il avait appris que Margaret accompagnait son

père à l'aéroport. Jouant le tout pour le tout, il avait retenu une place à bord de l'avion, prenant soin,

pour justifier son absence, d'expédier un télégramme à Mme Heddle. Et c'est ainsi que, dissimulé dans l'aérogare, il avait attendu l'heure du départ.

Il explique ensuite comment, avec un marteau dissimulé dans sa valise, il a assommé Harry Simson, croyant avoir le temps de sauter de la voiture avant l'accident... Enfin, il reconnaît avoir, plus tard, ligoté la jeune fille dans le grenier dont il avait subtilisé la clef au concierge.

Son récit achevé, il nous lance un regard glacé et murmure entre les dents :

« C'est cette sale montre qui m'a trahi. Au lieu de la garder au fond de ma poche, j'aurais mieux fait d'en changer le bracelet de cuir et de la placer à mon poignet pour remplacer celle que j'avais perdue. Elle ne serait pas tombée dans l'herbe quand la voiture a basculé au bas du talus en me blessant à la jambe. » Et il ajoute, décidé à présent à tout dire : « Je n'aurais pas dû, non plus, revenir au *Tulip Home* chercher les faux papiers que j'avais oubliés entre deux briques de la cheminée.

— *All right!* fait le commissaire, les aveux nous suffisent. L'enquête reprendra plus tard,

en présence du policeman sur lequel vous avez lâchement tiré. »

Et, aux deux agents qui encadrent le coupable :

« Emmenez cet homme! »

Toujours aussi raide, le maître d'hôtel est entraîné hors de la salle. Alors, Margaret laisse libre cours à son soulagement. Empruntant le mot favori du Tondu, elle s'écrie :

« C'est tout simplement formidable! »

Et, les mains tendues vers nous :

« Que je suis heureuse! Vous avez sauvé les plans et mon père est guéri. Jamais je ne vous montrerai assez ma reconnaissance... Que pourrais-je faire pour vous remercier?

— Vous tenez vraiment à nous remercier? fait Mady, l'air malicieux. Alors c'est bien simple. Donnez-moi votre main.

— Ma main?

— Pour la mettre dans celle de votre fiancé, en vous souhaitant de vous appeler au plus vite Mme David Heddle. »

Interdite, Margaret regarde David et tous deux deviennent plus rouges que des pivoines. Finalement, ils tombent dans les bras l'un de l'autre sous le regard du superintendant, gêné par cet épanchement sentimental dans un lieu aussi grave.

« Oh! excusez-moi, fait Margaret en rougissant

de plus belle, oubliant que le commissaire ne parle pas un mot de français, je suis si follement heureuse! »

Et, comme Kafi tourne autour d'elle, tout joyeux, elle se penche vers lui pour une caresse.

« Et toi, mon bon chien, quelle sera ta récompense?

— Du porridge, répond le Tondu en s'esclaffant. A présent, nous pouvons l'avouer, il adore le porridge. Chaque matin, en cachette, c'est lui qui finissait le nôtre. »

Et Margaret de sourire, la main toujours dans celle de son fiancé.

Les formalités terminées, le superintendant, qui a abandonné son visage sévère, tient à nous remercier, lui aussi, par un de ces vigoureux *shake hands* venus tout droit du cœur. Au moment où nous quittons son bureau, il se penche vers l'interprète qui se tourne vers moi et

traduit :

« M. le Superintendant désirerait savoir si, par hasard, votre chien ne serait pas anglais. -----Kafi?... Certainement pas... Pourquoi cette

question?

— Parce que les chiens policiers anglais sont les meilleurs du monde. Le vôtre a été si... si formidable!»

Aucun compliment ne pouvait me faire plus

grand plaisir. Vraiment, mon brave Kafi l'a bien mérité.

Et nous quittons Scotland Yard. Soudain, de l'autre côté de la Tamise, la fameuse horloge de Big Ben égrène six coups.

« Six heures! fait David. Nous avons failli manquer l'heure du thé. Suivez-moi, nous allons tout de suite fêter ce grand jour dans un tea-room que je connais, tout près d'ici. Etes-vous assez remis, Mr. Simson, pour nous accompagner?

— *All right!* répond en riant le père de Margaret. En r'etrouvant la mémoire, j'ai aussi retrouvé le goût du vrai thé anglais. Celui de la clinique était atrocement « défectueux. »

Et, se tournant vers nous :

« Est-ce bien ainsi qu'on dit en France, mes jeunes amis? »



CHAPITRE XV

ÉPILOGUE

J'ACHÈVE de donner un dernier coup de brosse à mes chaussures quand Kafi dresse les oreilles, au bruit de pas dans l'escalier. En bon chien policier, il a reconnu Mady. C'est elle, en effet, qui vient me chercher.

« Dépêche-toi, Tidou, les autres Compagnons sont déjà en bas. Ce serait dommage de manquer le train. »

Le temps de mettre mon manteau, de passer

la laisse au collier de Kafi et je suis prêt. En bas, mes camarades ont, comme moi, fait toilette. A force d'aspersions, le petit Gnafron a réussi à dompter sa mèche rebelle et le Tondu arbore un béret neuf. Par les petites rues de la Croix-Rousse, nous descendons vers la ville.

« Quelle chance! fait Mady. Après la grisaille de ces jours derniers, le temps est presque beau, en tout cas pas froid pour la mi-novembre. En arrivant de la Côte d'Azur, Margaret et David ne seront pas trop déçus par notre climat lyonnais. »

Car Margaret et David ont promis de s'arrêter à Lyon en revenant de Nice où ils ont fait leur voyage de noces. Leur train doit arriver à 15 h 58 à la gare de Perrache. Cette visite ravive nos souvenirs anglais et, tout en marchant, nous évoquons une fois de plus notre aventure londonienne : l'arrivée à l'aérodrome, la découverte de Margaret ligotée dans son grenier, notre poursuite à travers la ville, l'interrogatoire à Scotland Yard. Nous sommes tous si bien repris par les événements que nous arrivons à Perrache, sans même savoir quelles rues nous avons empruntées. La pendule de la gare ne marque que 15 h 30. Encore une demi-heure d'attente impatiente.

« Surtout, recommande Mady, vous penserez à ne plus dire : Margaret, mais Mrs. Heddle. »

Tout émoustillé, Kafi semble deviner qui nous attendons. Sur le quai, où nous passons tout de suite, Mady, qui n'est pas fille pour rien, s'interroge sur la toilette de Margaret... et nous, les garçons, nous nous demandons si David aura conservé son chapeau melon, enseigne de la fabrique paternelle.

Enfin, un haut-parleur annonce l'arrivée du Vintimille-Paris. Une locomotive électrique apparaît au bout des voies. Alignés sur le quai, nous nous sentons tout émus. Le train s'arrête. Des portières s'ouvrent. Presque devant nous, un voyageur en pardessus clair et casquette aide une jeune femme en manteau de fourrure à descendre.

« Mais... ce sont eux! » s'écrie Mady.

Comment les aurions-nous reconnus! Ou plutôt, comment reconnaître David Heddle sous cette casquette à carreaux enfoncée jusqu'aux oreilles !

« Hello! Nous sommes si heureux de vous revoir», s'écrie le mari de Margaret en lâchant ses valises pour venir à nous.

Et, riant de nos mines ahuries :

« Bien sûr, vous me reconnaissez à peine avec cette casquette! C'est tellement plus pratique que le chapeau melon. Tant pis pour la réputation de notre maison. A mon retour à Londres, je la garderai. »

Ravie de nous retrouver, Margaret, pardon Mme Heddle, nous embrasse de bon cœur et caresse Kafi qui lui fait fête.

« Ah! mes jeunes amis, quelle joie de se retrouver à Lyon, tous ensemble, pour effacer le mauvais souvenir que j'avais gardé de votre ville. »

Puis, au sortir de la gare, levant les yeux vers le ciel:

« Et quel temps merveilleux, presque aussi beau que sur votre aimable Côte d'Azur, n'est-ce pas David? Enfin, nous allons voir votre fameuse caverne. Est-ce très loin de la gare?



— Assez loin, explique le Tondu. A cause de Kafi, nous ne pouvons pas prendre l'autobus, mais si vous voulez un taxi?

— Un taxi? se récrie Margaret en riant. Il nous faudrait plutôt un autocar, ou un de nos gros *bus* rouges que vous aimiez tant. Est-ce que nous ne pourrions pas faire le trajet à pied, en bavardant? Qu'en pensez-vous, David?

— Mais certainement, Margaret, comme vous voudrez. »

Et nous voici partis à travers Lyon que David trouve à son goût et que Margaret redécouvre avec d'autres yeux.

« J'étais si triste, soupire-t-elle, quand j'y suis venue. »

Tout en marchant sous le tiède soleil de cet après-midi de novembre, elle évoque une fois de plus l'accident de son père et notre enquête qu'elle qualifie encore de formidable.

« Oui, à présent, je suis heureuse, fait-elle, et je vous le dois. Sans vous, je me demande si je serais devenue un jour Mme Heddle. »

Nous la questionnons alors sur son père et elle nous apprend qu'il est en train de mettre au point une nouvelle invention, grâce à la somme importante obtenue par la vente du fameux « système ».

« Et le bobby blessé? demande le Tondu. En avez-vous des nouvelles?

— Il est tout à fait guéri. Je suis allée le voir, chez lui. Il a affiché, dans son living-room, le portrait de Kafi, vous vous souvenez, la photo parue dans le journal après l'interview à Régent Street.

— Et James Blackmoor?

— Il a juré de ne plus boire une seule pinte de bière anglaise... et il a tenu parole. »

Tout en bavardant, nous atteignons la place des Terreaux qui, avec sa fontaine et ses pigeons, rappelle à David un peu Piccadilly.

Enfin, nous abordons la rude montée de la Croix-Rousse.

« Vous serez déçue, fait Mady un peu gênée, notre caverne est un vieil atelier abandonné. Elle n'a rien d'un confortable living-room. »

Mady a tort de s'inquiéter. En pénétrant dans notre caverne, nos deux Anglais se montrent ravis. Tout les amuse : les rondins de bois en guise de sièges, les vieux rideaux tendus contre les murs pour dissimuler les creux et les bosses, la lanterne suspendue au plafond, la table boiteuse calée par des briques.

« Et cette chose, demande Margaret en tendant le doigt. Qu'est-ce que c'est? »

Cette « chose » comme elle dit, est un vieux fourneau déniché dans une cave. Mady explique qu'il peut servir, par exemple, pour chauffer de l'eau.

« Chauffer de l'eau? s'étonne Margaret... Et pour quoi faire?

— Vous ne devinez pas?

— Non!

— Alors, regardez votre montre. Il est cinq heures : l'heure du thé. Nous n'avons pas oublié les habitudes anglaises. Le Tondu et la Guille ont visité toutes les épiceries de la Croix-Rousse pour trouver du vrai thé des Indes, comme celui que vous buvez chez vous.

— Oh! du thé! s'écrie Margaret en battant des mains. Vous entendez, David, nous allons tous fêter notre rencontre autour d'une tasse de vrai thé. C'est... c'est formidable!... »



TABLE

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7 bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 15-01-1981.
6916-5 - Dépôt légal n° 2104, 1er trimestre 1981.
20 - 01 - 3308 - 11 ISBN : 2 - 01 - 001227 - 5
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse. Dépôt : décembre 1968.

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse

40 1983 Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41 1984 Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42 1984 Les Six Compagnons hors la loi
43 1985 Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44 1985 Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45 1986 Les Six Compagnons et la radio libre
46 1986 Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47 1987 Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48 1988 Les Six Compagnons à l'affût
49 1994 Les Six Compagnons et les caïmans roses

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	**LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT**	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	**LOUTZI-CHIEN**	BOURRELIER	?
1953	**DU GUI POUR CHRISTMAS**	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	**MAMADI**	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	**FAN-LÔ**	SUDEL EDITEUR	?
1954	**LE JONGLEUR A L'ETOILE**	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	**DELPH LE MARIN**	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	**LES ORPHELINS DE SIMITRA**	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	**LA BALLERINE DE MAJORQUE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	**LE PETIT PASSEUR DU LAC**	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	**MON VERCORS EN FEU**	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	**LA PROMESSE DE PRIMEROSE**	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	**LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	HACHETTE	?
1958	**LA PRINCESSE SANS NOM**	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	**L'EVENTAIL DE SEVILLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	**UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LE CHEVAL DE VERRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	**LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LA ROULOTTE DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	**LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	**J'IRAI A NAGASAKI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**LE VOYAGEUR SANS VISAGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**TOUT-FOU**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	**LE CHALET DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	**LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**L'HOMME A LA VALISE JAUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	**CONTES DE MON CHALET**	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	**VOL AU CIRQUE (HLM n°4)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	**LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON

1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY



Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous

forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à

écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

<u>Bibliographie:</u>

<u>Titres hors séries:</u>

- Contes de mon chalet
- Delph le marin

- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

<u>Les six Compagnons:</u>

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal

- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

La famille HLM:

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages

- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

<u>Série Diabolo:</u>

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

<u>Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"</u>

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

<u>Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon</u>

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



***